

*Campagne d'Italie - Notes*  
*2<sup>e</sup> série - Sergent-major*  
Dixième année

---

*N° 11*

# REVUE RÉTROSPECTIVE

RECUEIL DE PIÈCES INTÉRESSANTES

ET DE CITATIONS CURIEUSES

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

~~~~~  
Nouvelle Série

1<sup>er</sup> AVRIL 1894

---

Prix du Numéro : 1 franc.

---

*5114*

PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE RÉTROSPECTIVE

55, RUE DE RIVOLI, 55

Adresser à M. PAUL COTTIN, directeur de la *Revue*, tout ce qui concerne la rédaction et l'administration.

---

## SOMMAIRE

Campagne d'Italie (1796). Notes d'un sergent-major. — Communication de M. le duc de Rivoli.

---

---

EN VENTE AUX BUREAUX DE LA *REVUE*

55, RUE DE RIVOLI, 55

---

LES TOMES I A XI DE LA REVUE. (*Première série.*)  
Prix : 4 francs.

LES TOMES XII à XIX. Prix : 5 francs. (*Nouvelle série.*)

---

Tout abonné de la *Revue rétrospective* a droit à une remise de 25 % sur la collection des dix-neuf premiers volumes, ce qui réduit leur prix à 62 francs au lieu de 84. (Envoi *franco.*)

## Campagne d'Italie (1796).

## NOTES D'UN SERGENT-MAJOR.



Ce carnet de notes prises au jour le jour par un sous-officier de la 51<sup>e</sup> demi-brigade, nous est communiqué par M. le DUC DE RIVOLI qui le tient de M. le docteur Juventin, auquel il a été légué avec un certain nombre de lettres provenant de la même source et dont nous donnerons quelques extraits.

L'auteur, Jean-Henry Rattier, né à Val-Chambre (Ardèche), le 1<sup>er</sup> juin 1775, était le cinquième enfant d'un cultivateur, dont les quatre premiers fils se trouvaient déjà dans l'armée, au moment des campagnes de la Révolution. Henry Rattier, employé comme moulinier dans une fabrique de soie à Privas, entra tout jeune dans la garde nationale au moment de sa formation. Il y obtint le grade de lieutenant, avec lequel il alla prendre part au siège de Lyon. Lorsque fut promulguée la loi qui supprimait les places d'officiers et de sous-officiers susceptibles d'incorporation, il fut versé, le 28 thermidor an II, comme caporal, dans la 2<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon des Côtes-Maritimes (Armée des Pyrénées-Orientales). Un certificat, signé des membres du Conseil d'administration de ce bataillon, en date du 28 messidor an III, atteste « sa subordination, sa bravoure, son exactitude pour le service », et le propose pour un grade supérieur. Cette pièce est contresignée par les députés de l'Ardèche qui « recommandent à leurs collègues du Comité de Salut public ce jeune militaire pour son avancement. Il y a d'autant plus de droit qu'il est le cinquième fils du citoyen Louis Rattier qui ont volé à la défense de la patrie, et que l'aîné, capitaine dans le brave bataillon des grenadiers de l'Ardèche faisant partie de la garnison de Mayence, est mort glorieusement à son poste ».

Rattier est nommé sergent le 6 pluviôse an III; sergent-major le 9 vendémiaire an IV; adjudant sous-officier le 11 nivôse an VI; sous-lieutenant le 1<sup>er</sup> fructidor de la même année. Il passe avec le même grade dans les chasseurs à pied de la garde des consuls, le 26 messidor an XI; il est fait membre de la Légion-d'Honneur le 25 prairial an XII;

lieutenant en second, le 5 nivôse de la même année; lieutenant en premier, le 27 frimaire an XIV; le 5 avril 1809, il est nommé capitaine-adjutant-major dans le 1<sup>er</sup> régiment de conscrits-chasseurs de la garde; puis, capitaine au régiment des tirailleurs-chasseurs, le 29 mai 1809. Le 15 mars 1810, il est anobli avec le titre de chevalier de l'Empire. Il passe enfin comme capitaine-adjutant-major au 1<sup>er</sup> régiment des voltigeurs, le 17 septembre 1811. Blessé le 17 novembre 1812 à la bataille de Krasnoë, il meurt le 16 février 1813, dans une chaumière à quelques lieues de Smolensk. Ses états de service mentionnent les campagnes suivantes : 1793, 1794 et 1795, Pyrénées-Orientales; 1796-1797, Italie; 1799, Belgique; 1800-1801, Nord-Hollande et Allemagne; 1806-1807, Allemagne; 1808, Espagne; 1809, Allemagne; 1810-1811, Espagne; 1812, Russie.

---

*Commencement de la mémorable campagne d'Italie, et batailles où s'est trouvée la demi-brigade.*

*Départ de Savone (2 avril 1796)*<sup>1</sup>. — Le 14 germinal (an IV), au soir, nos 1<sup>er</sup> et 2<sup>me</sup> bataillons quittèrent Savone pour se rendre à Voltri, village près les faubourgs de Gênes, pour se réunir à la 70<sup>e</sup> demi-brigade, qui était menacée d'être attaquée, d'après les mouvements que faisait l'ennemy.

Le 17, le général en chef, l'immortel Bonaparte — celui qui déploya tant d'énergie au 12 vendémiaire — arrive à Savone, prend, le lendemain, le commandement de l'armée à la place de Schérer,

---

1. La 51<sup>e</sup> demi-brigade, à cette date, fait partie de la brigade Joubert, division Meynier, placée avec la division Laharpe, sous le commandement de Masséna, qui est à la tête du corps d'avant-garde.

assemble de suite les officiers et sous-officiers de la division chez lui, et leur tient le langage suivant :

« Je sais, mes amis, que vous avez beaucoup souffert pendant tout l'hiver, les subsistances vous ont toujours manqué; on avait promis huit livres aux officiers, et trois livres aux sous-officiers et volontaires par mois, et on ne vous paye pas exactement. Mais une nouvelle campagne va commencer, vous aurez exactement les subsistances, vous serez habillés, et, sous deux mois, je vous promets la moitié de votre paye en numéraire. C'est dans la riche Italie qu'il faut aller chercher tout cela. Allez-vous en parler à vos soldats, dites-leur qu'ils redoublent d'énergie et de courage, en prenant encore un peu de patience : une campagne heureuse les attend. »

Ces promesses n'ont point été vaines, le tout s'est réalisé par la suite, et nous avons été payés tel qu'il nous l'avait promis; il n'y a eu que l'habillement qui a été retardé.

*Bataille de Millesimo (10 avril).* — Le 21 germinal, l'ennemi commença la campagne par l'attaque de la redoute de la Madonna di Savona.

Il obtint quelque progrès dès le commencement, parce que nos forces n'étaient point encore réunies. Il nous avait déjà enlevé les premiers retranchements, et marchait pour en faire autant de la redoute. Alors le chef de brigade Rampon s'élançait sur le parapet, et cria à haute voix :  
« Officiers et soldats, laisserons-nous prendre ce

posté si important, et ne tiendrons-nous pas parole au général Bonaparte? — Oui, nous la tiendrons, répondirent-ils tous. — Eh bien! vous allez faire le serment que, si l'ennemy s'en empare, nos cadavres lui serviront de marche-pied pour y monter! — Oui, nous le jurons! Vive la République!»

Cette fermeté étonna un peu l'ennemy. Il s'avança cependant, et trouva des Français décidés à vaincre ou à mourir. Après une fusillade assez bien fournie, et qui couchait du monde par terre, il ne tardèrent pas à se retirer en désordre jusqu'au retranchement qu'il nous avaient déjà pris, où ils se maintinrent facilement, nos forces ne nous permettant pas de sortir de la redoute pour les poursuivre. Il n'y eut aucun prisonnier de fait de part ni d'autre, mais plusieurs blessés et morts de la part de l'ennemy.

Le même jour, la 70<sup>me</sup> demi-brigade et nos deux premiers bataillons furent battus et obligés de faire leur retraite sur Savone, le long des côtes de la mer, où ils arrivèrent le 22 au soir. Le 23, à une heure après minuit, ils se remettent en marche, et arrivent vers les dix heures, près de la susdite redoute, occupée par notre 3<sup>me</sup> bataillon, avec une pluie très épaisse, et tous terrassés de fatigue, mais encouragés cependant par le désir de porter du secours à ceux qui la gardaient. Dès ce moment, nos forces se trouvèrent réunies. L'ennemy, qui s'en aperçut, fit de suite sa retraite; nous nous mîmes à sa poursuite, et le suivîmes

de si près, qu'il fut contraint de s'arrêter et prendre position sur les hauteurs de Montenotte<sup>1</sup>. De notre côté, nous nous mîmes en bataille, et leur fondîmes ensuite dessus avec tant de vivacité, qu'ils furent culbutés à la première charge. Nous leur prîmes quinze cents hommes et un drapeau.

On croit que l'ennemy fit une très grande faute dès les premiers jours, en ne poursuivant pas nos troupes après les avoir battues à Voltri. Il aurait, par ce moyen, tenu nos deux points en respect, et nous aurait empêché d'aller nous-mêmes en avant, ce qui lui a coûté la perte du Milanais.

Le 23, nous avons couché sur le champ de bataille.

Le 24, nous sommes venus à Cairo, petite ville piémontaise.

*Bataille de Dego (14 et 15 avril).* — Le 25, bataille de Dego, à une lieue de Cairo. L'ennemy s'était réuni à la colonne piémontaise, sur les hauteurs de Dego. Le général Bonaparte, brûlant de les attaquer, nous fit partir de Cairo à dix heures du matin. Nous arrivâmes en présence à une heure après-midi. Le général de division Laharpe commandait l'aile gauche, et le général de division Masséna l'aile droite. Les dispositions faites, nous marchâmes à l'ennemy, et après une vive fusillade et canonnade, surtout de sa part, nous courons sur eux comme des lions courroucés et leur enlevons leurs positions à la bayonnette. Dix-huit pièces

---

1. Bataille de Montenotte, 11 avril.

d'artillerie, trois mille Autrichiens, le régiment piémontais de la Marine, trois ou quatre drapeaux, et tous leurs bagages tombent en notre pouvoir. On laisse deux demy brigades seulement pour garder les positions, et tout le restant vint camper le soir sous les murs de Cairo.

Le 26, l'ennemy qui s'était sans doute aperçu que nous n'avions pas laissé suffisamment de forces pour garder lesdites positions, revint les attaquer vers la pointe du jour, et malgré l'opiniâtreté de la part de nos deux demy brigades, elles furent obligées de leur céder les hauteurs, après avoir perdu considérablement de monde. Nous partîmes de Cairo aux premiers coups de canon. Les soldats paraissaient un peu consternés, se disaient entre eux que c'était une imprudence de la part des généraux de ne les y avoir point laissés, que l'ennemy n'aurait pas repris les positions.

Cependant, à force de les haranguer, ils se résolvent à les chasser une seconde fois. Nous marchons à l'ennemy dans le même ordre que la veille, mais beaucoup moins nombreux, à cause du désordre du matin, plusieurs demy brigades n'étant pas bien ralliées. La nôtre se pressa un peu trop pour leur courir dessus et fut obligée de reculer de quelques pas, en laissant notre chef; prisonnier et quelques hommes. Mais une fois que toutes les colonnes furent arrivées, on leur fondit

---

1. Le général Lafond, âgé de 70 ans.

dessus au pas accoutumé, et cette seconde victoire leur coûte quinze cents hommes faits prisonniers, et leurs nouvelles pièces de canon.

On peut croire que nous avons perdu beaucoup de monde dans ces deux combats, mais notre perte *ne passe pas deux cents hommes* tués ou blessés. Nous reprenons en outre notre chef de brigade, avec les hommes qui étaient aussi pris avec lui.

Le même jour, nous couchons à La Rochetta, et, le lendemain, nous allons garder les redoutes de Dego. Nous en partons le 2 floréal pour Monbarcaro, où nous restâmes jusqu'au 7. Le 7, nous fûmes à Niella. Le 8, séjour. Il tomba, pendant cette journée, si tellement de la neige, que notre camp en fut tout couvert, et le vent qui avait fait tomber plusieurs faisceaux d'armes fut cause qu'on en laissât quelques unes dans la neige, qu'on ne put pas trouver.

Le 9, à Cravantiana. Le 10, à Vessino. Le 11, à Acqui, assez belle et grande ville appartenant au roy Sarde, renommée pour ses eaux minérales, qu'on nomme bains d'Acqui. Le 12, à Rivalta; le 13, à Frugarolo; le 14, à Tortone, petite ville assez belle et gardée par une superbe et très forte citadelle de l'ouvrage de Vauban. Toute l'artillerie qu'elle renferme est de celle que nos ancêtres ont perdue dans la dernière guerre d'Italie.

Le 15, séjour. Le 17, à Stradella. Le 18, séjour. Le 19, à Plaisance. Passage du Pô, fleuve.

Suivant tous les calculateurs, le passage de cette

rivière devait nous coûter beaucoup de monde; cependant il est prouvé que nous n'avons pas perdu un seul homme, malgré que nous l'ayons passée sur des bateaux. Il faut observer que la célérité de nos marches firent perdre la tête à Beaulieu, général en chef de l'armée autrichienne, et que les troupes qu'il envoya pour s'opposer à notre passage, se trouvant un peu lourdes et transies de peur, arrivèrent trop tard.

Je ne diray rien, cette fois, de la ville de Plaisance, parce que nous n'avons pas seulement eu le temps de nous y rafraîchir. On n'ignore pas qu'elle est très grande et très bien située, à cause du Pô qui passe tout près de ses remparts. Elle appartient au duc de Parme.

*Combats de Fombio et de Codogno (8 et 9 mai).*  
— Le 20, les troupes qui furent envoyées pour s'opposer à notre passage, comme j'ay déjà dit, arrivèrent à midy. Elle croyaient nous attaquer avant que nous fussions formés, mais la double marche que nous avons faite pour y arriver les trompa, et bien loin de nous rencontrer à passer la rivière, ils nous trouvèrent disposés à les bien recevoir, et, allant à eux à la première nouvelle que nous eûmes de leur marche, nous nous rencontrâmes à Fombio. L'affaire s'engagea avec vigueur de part et d'autre, et, toujours comme de coutume, la victoire nous fut fidelle. Nous leur prîmes quatre pièces de canon et cinq cents hommes.

Nous entrons dans la ville vers dix heures à

minuit, et quoique notre avant-garde, composée de plusieurs corps de grenadiers, se fût emparée de la ville le matin, et n'y eût laissé qu'une garde, en allant toujours en avant sur la route de Pizzighettone, nous y rencontrâmes l'ennemy qui était venu par la route de Casale, et avait surpris les gardes de grenadiers qui, terrassés de fatigue, s'étaient presque toutes endormies. Et nous, qui n'étions pas plus reposés qu'eux, et qui ne marchions pas absolument bien en ordre, à cause de l'obscurité de la nuit, un grand nombre restant endormi sur la route, allions arriver sur la place, lorsque, sans nous attendre que l'ennemy y fût, une fusillade se dirige sur nous et nous tue deux hommes de la 1<sup>re</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon (les grenadiers étant, comme je l'ay dit, détachés).

Les soldats, surpris, ripostent cependant, mais se mettent en désordre dans la rue, en rétrogradant. Nous revenons deux fois à la charge, malgré l'obscurité de la nuit, dans des rues inconnues. On entend des chevaux, on croit que la cavalerie nous charge. Le désordre règne encore. Le général, qui ne peut pas croire que l'ennemy soit dans la ville, s'avance sur la place, mais il est obligé de rétrograder un peu vite, et son imprudence fut cause que le feu de l'ennemy, ou bien le nôtre, le mirent à mort. Je ne diray point, comme plusieurs autres, qu'il a été tué par nos troupes, observant que l'ennemy faisait feu, tout comme nous, sur la même rue. D'ailleurs une nuit aussi ténébreuse n'a

pu permettre à aucun d'en faire un juste jugement<sup>1</sup>.

Ce brave général, aussi courageux qu'expérimenté dans l'art militaire, fut si tellement regretté de tous ses soldats, qu'une défaite ne les aurait pas tant fatigués que sa mort. Pendant le restant de la nuit, l'ennemy quitta la ville.

Le 21, nos 1<sup>er</sup> et 3<sup>me</sup> bataillons restèrent dans Codogno, ou aux environs, et le 2<sup>me</sup> suivit la route qui conduisait à Casale. Nous arrivons vers cette dernière ville à dix heures du matin, et rencontrons l'arrière-garde de l'ennemy, composée d'un détachement d'infanterie et d'une vingtaine d'houiards ou napolitains. Nos coups de fusil les obligèrent à nous céder la ville. Nous la traversons par pelotons, craignant d'être chargés par ces derniers dans les rues, et allons nous mettre en bataille de l'autre côté, n'étant plus assez nom-

---

1. C'est à Codogno que Laharpe fut tué, et non à Fombio, comme pourrait le faire croire ce passage. Voir les *Mémoires* de l'adjudant général Landrieux, tome 1, p. 186 : trois cents Autrichiens ayant pénétré dans Codogno, le général Laharpe, qui venait de terminer son dîner, fut averti de leur présence par un volontaire envoyé par le général Dupuis. Il se mit aussitôt en devoir de le rejoindre mais une fusillade éclata dans la rue, au milieu de l'obscurité, et l'étendit mort.

*L'Historique du 51<sup>e</sup> régiment de ligne*, écrit par M. le lieutenant Arsène Painvin, dans la relation du même incident, cite le beau trait de bravoure suivant : « Le tambour-major Idrac, de la 51<sup>e</sup>, ne s'effraya pas de cette surprise; une lumière à la main, il s'avança sans s'inquiéter s'il servait de point de mire aux coups de l'ennemi; il fouilla la place, la parcourut tout entière, et prit à lui seul une quin-zaine d'Autrichiens ».

breux pour pouvoir les poursuivre. Vers les deux heures après midy, le général Augereau arrive avec sa division; nous leur cédon's la route, allons prendre des rafraîchissements dans Casale, et rejoignons le soir notre demi-brigade, campée en avant de Codogno.

*Blocus de Pizzighetton* (9-11 mai). — Le 22, nous allons au blocus devant Pizzighetton. Nous ne pouvons aucunement prendre la ville, à cause d'une forte rivière qui passe sous ses murs, et dont l'ennemy avait coupé le pont. Nous nous amusons à les fusiller sur les remparts et le long de la rivière, malgré que la ville nous crachât force mitraille avec ses pièces. Elle capitula le 25, et la garnison, qui était restée très faible, se rendit prisonnière de guerre. On trouva fort peu de vivres, ils avaient tout évacué, car leur intention n'était de tenir dans cette place que pour donner le temps à leur colonne de droite de faire sa retraite. C'est cette colonne qui fut forcée au fameux pont de Lodi par la division d'Augereau et le corps de grenadiers que nous y avons fait passer.

Le 25, au soir, nous revînmes à Codogno. Nous nous sommes reposés dans cette ville pendant une décade; c'est là que nous avons commencé par recevoir la moitié de notre paye en numéraire et touché tous les arrérages. Après que les troupes ont été reposées et toutes chaussées à neuf par les quarante mille paires de souliers que nous avons pris à Crémone, avec quelques effets, nous sommes

partis de cette ville le 5 prairial, pour aller chercher ce qu'on croyait perdu. Ledit jour, nous sommes arrivés à Parigine. Le 7, séjour au camp. Le 8, au bivouac à une lieue de Brescia. Le 9, à Montechiaro. Le 10, séjour.

Le 11, combat de Valeggio, sur la rivière appelée le Mincio, qui sort du lac de Garde à Peschiera, petite place forte sur ledit lac.

*Combat de Borghetto (30 mai).* — L'ennemi avait pris une superbe position sur les hauteurs de Borghetto, au-delà de la rivière, dont il avait coupé le pont. Il prétendait nous en deffendre le passage, mais la manière dont notre avant-garde de grenadiers avait chassé sa cavalerie d'une grande plaine, malgré une grande opiniâtreté de sa part, et le courage avec lequel ils marchaient vers la rivière pour la passer, l'intimidèrent si fort, qu'il crut voir un second passage du pont de Lodi. Le feu fut très violent pendant un moment, et malgré celui de son infanterie et de toute son artillerie, une partie de nos grenadiers arrangeant le pont sous le feu de l'ennemy. D'autres traversent la rivière, malgré sa rapidité, ayant de l'eau jusqu'au cou, et se tenant par échellons, en portant leurs fusils avec leurs dents. Le passage s'effectue. L'épouvante se met dans les rangs de l'ennemy, il prend la fuite, et laisse en notre pouvoir deux pièces de canon, trois cents prisonniers et le prince napolitain<sup>1</sup>, commandant la cavalerie

---

1. Le prince de Cuto.

de cette puissance, qui fut aussi de bonne prise.

Sur le soir, et pendant que nous étions à nous reposer le long de la rivière, la cavalerie de l'ennemy, dans une charge, revient jusque dans le village de Borghetto, en laissant notre avant-garde sur sa droite. La générale bat de suite dans notre camp, mais laditte cavalerie, après avoir sabré une dizaine de grenadiers qu'elle avait pris, et qu'ils n'eurent pas le temps d'emmenner, se retira de suite, se voyant trop menacée par nous qui allions à sa rencontre. Nous fûmes passer la nuit au-delà du village.

*Entrée à Vérone* (1<sup>er</sup> juin)<sup>1</sup>. — Le 12, à Castel-Nuovo. Le 13, à Vérone, grande ville de l'État vénitien, avec une assez forte citadelle, entourée de beaux remparts. Elle nous a été d'une grande utilité durant cette guerre, étant le point central de notre ligne, et où le général Bonaparte a toujours réuni ses principales forces, pour pouvoir se porter sur tous les points où l'ennemy a voulu tenter le passage de la rivière appelée l'Adige, qui traverse la ville. Vérone n'a que deux places, et les Arènes, qui sont à peu près comme celles de Nîmes. Les Véronais sont assez commerçants, et je les crois même plus coquins que les Juifs, ce qui est beaucoup dire. Ils ont, de plus, la qualité d'assassins, et ont égorgé une infinité de Français pendant tout le temps que nous y avons

---

1. La 51<sup>e</sup> demi-brigade passe, à cette date, dans la brigade Robert, division Augereau.

resté, surtout à coup de stylet, leur arme favorite, et je puis dire, celle de toute l'Italie.

Nous sommes partis de Vérone le 16 prairial, pour Villafranca, toujours pays vénitien. Nous l'avons quitté le 19, pour nous rendre à Governolo, sur le Mincio. Le 20, nous avons traversé le Seraglio, espace assez considérable de terrain entre le Mincio, Mantoue et le Pô, et nous sommes arrivés sous Mantoue, où nous avons pris position devant la porte Pradella, tout près des remparts. Nous avons resté sur ladite position jusques au 28, et n'y avons eu que quelques coups de fusil pendant la nuit, et très peu le jour.

*Départ pour la Romagne* (16 juin). — Le 28, nous avons quitté le blocus pour aller faire une expédition dans la Romagne. Nous avons passés le Pô à Governolo, et sommes arrivés, ledit jour, à San-Benedetto.

Le 29, à Mirandola, dans l'État de Modène. Cette petite place est remarquable par la bataille que le maréchal de Villeroy y perdit contre le prince Eugène de Savoie. Nous traversâmes en droiture le terrain où se donna cette bataille. Les Modénois l'appellent encore *Champ sacré*.

Le 30, à Crevansanno. Ici, nous entrons dans la terre sainte, au pays des indulgences.

*Entrée à Bologne* (19 juin). — Le 1<sup>er</sup> messidor, à Bologne, capitale de la Romagne, une des plus belles et des plus grandes villes d'Italie, après Milan et Venise. Elle renferme des édifices magnifiques. Les habitants y sont assez laborieux

et portés pour la liberté. Aussi, dès notre arrivée, ils ont secoué le joug de la tyrannie et n'ont plus voulu reconnaître le Saint-Père. Ils eurent une bonne opinion des Français, même au moment de notre arrivée, lorsqu'à la première porte, par un exemple éclatant que fit faire le général Augereau, un grenadier qui avait volé en route les vases sacrés d'une église y fut fusillé, et exposé à la porte par où toute la troupe fit son entrée, pendant toute la journée, ayant à côté de lui, sur un linge blanc, les vases volés. Ce coup de foudre fut de bonne augure pour les habitants ; ils jugèrent que nous n'étions pas entrés dans leur pays pour détruire leur culte, mais plutôt pour nous venger des insultes que la Cour de Rome avait faites à la nation française. Après avoir traversé toute la ville en très bon ordre, nous fûmes camper à un mille au-delà, dans les avenues d'un beau château.

Le 2 messidor, la garnison papale de Bologne fut désarmée et faite prisonnière de guerre. On s'empara du fort d'Urbin, à douze ou quinze milles de Bologne, situé sur la route de Modène et Parme. On y trouva des magasins considérables, soixante pièces de canon, et deux mille fusils neufs.

*Départ de Bologne (24 juin).* — La troupe est partie de Bologne pour Ferrare, le 4 messidor, en y laissant un faible détachement. Le 5, à Ferrare, capitale du Ferrarais, ville à peu près de la grandeur de Bologne, mais moins peuplée,

malgré que cette dernière ne le soit pas beaucoup, ni si belle, mais plus régulière, avec une superbe citadelle. On y trouva une nombreuse artillerie, et un superbe arsenal contenant fusils, pistolets, sabres, épées, etc., pour l'infanterie et la cavalerie, le tout neuf.

Le 6, la garnison papale fut aussi désarmée et prisonnière, et les Ferrarais ont de suite pris le même parti que les Bolonais, en s'alliant à eux pour vouloir former une République.

Dans ces intervalles, l'armée impériale commençait à faire des mouvements, la troupe fut obligée de quitter les États du Pape pour rejoindre l'armée et établir une ligne sur l'Adige.

Elle partit de Ferrare, le 7 messidor, et se rendit le même jour à Trecento, après avoir passé le Pô, pour la troisième fois.

Le 8, au pont de Castagnaro, sur l'Adige. Le 9, à Legnago, place de guerre, partagée par ladite rivière, située dans un pays malsain, à cause des marais, que nous avons fortifiée à nos dépens, et qui, en récompense, a été d'un grand appui pour notre aile droite. La demi-brigade a quitté Legnago le 26 messidor, pour se rendre à Roverchiara, d'où elle est partie le 4 thermidor pour Zevio, tous villages sur l'Adige.

Le 11 thermidor, le général Wurmsér, qui avait pris le commandement de l'armée autrichienne à la place du général Beaulieu, attaqua notre centre et notre gauche. Il les battit et les obligea à la retraite, ce qui nous força d'en faire autant,

sans avoir vu l'ennemy. Mais la prudence le commandait.

Nous abandonnâmes les bords de l'Adige, le 12 thermidor, et fûmes à Villafranca. Le guide qui nous conduisait nous trompa de chemin et nous jeta dans les filets de l'ennemy, qui heureusement n'eut pas assez nombreux pour s'emparer de nous. Il ne tâcha qu'à nous engager au feu pour retarder notre marche et donner le temps à sa colonne d'arriver. Mais leur feinte fut connue.

Le 13, nous partîmes pour Castel-Nuovo et reçûmes contre-ordre en route, pour venir à Roverbella. En y arrivant, de nouveaux ordres nous font partir pour Castiglione, où nous n'avons resté qu'une heure, et sommes revenus de nouveau à Roverbella. Nous n'eûmes que le temps d'y prendre du pain et des cartouches, et repartîmes de suite pour Montechiaro. Pendant la nuit, on leva le siège de Mantoue, nous étant impossible de le tenir un moment de plus, l'ennemy se trouvant déjà sur nos derrières.

Le 14, au matin, en arrivant à Montechiaro, nous avons l'ordre de nous rendre à Ponte-San-Marco, mais en y arrivant, un autre ordre nous fait repartir encore une fois pour Montechiaro. Le 15, nous prîmes position. L'ennemi suivait toujours nos mouvements et bien près, mais sans oser nous attaquer, et sitôt qu'il se fut aperçu que nous prenions position à Montechiaro, lui, de son côté, prit position à Castiglione.

A cette époque, le général Bonaparte arriva, et on

peut croire que toute notre armée était dans une triste situation. Il assemble un conseil de guerre pour savoir si nous devons battre en retraite et repasser le Pô, ou bien marcher à l'ennemi. De tout le conseil, il n'y eut que le général Despinoy qui opinât pour la retraite, mais il fut écouté comme un chien dans un jeu de quilles. On résolut d'attaquer l'ennemy, de le vaincre ou de mourir sur le champ de bataille. D'après cette décision, le général Bonaparte donna ses ordres aux généraux divisionnaires, et partit pour la gauche.

*Bataille de Castiglione*<sup>1</sup> (3-5 août). — Le 16, bataille fameuse de Castiglione.

L'affaire commença à la pointe du jour. Tous les grenadiers de la division et la 4<sup>e</sup> demi-brigade de bataille attaquèrent le village de Castiglione de front. La nôtre attaqua les hauteurs au-dessus du village, pour couper l'ennemy. Le feu fut terrible de part et d'autre. On se dispute le terrain avec beaucoup d'opiniâtreté ; on avance, on recule, on prend ou on quitte pendant trois fois les mêmes positions, mais à la fin, l'ennemy est obligé de céder à notre rage, malgré qu'ils soyent, sans exagérer, le double plus nombreux que nous. Nous leur prenons deux mille prisonniers, quinze à seize bouches à feu, et beaucoup de bagages. Le nombre de leurs morts ou blessés fut très

---

1. L'affaire du 3 août est plutôt connue sous la dénomination de deuxième combat de Lonato.

considérable. Nous perdîmes aussi beaucoup de monde ; de plus, un général tué, et un blessé. Notre demy-brigade eut cinq cents hommes mis hors de combat, et la 4<sup>e</sup> pour le moins autant.

Le 17, nous restâmes sur les hauteurs que nous avions prises le 16. Wurmser, qui voulait en venir à une affaire générale, profite de cette journée pour faire avancer toutes ses forces et fit ses dispositions. Bonaparte, qui avait les yeux partout, et qui connaissait les desseins de l'ennemi par ses mouvements, fit aussi les siennes. Après s'être assuré de sa gauche, il ordonna un mouvement général à toute l'armée, qui se fit sur Castiglione, pendant la nuit du 17 au 18, de manière qu'à la pointe du jour, les deux armées se trouvèrent en face l'une de l'autre.

Le 18, deuxième bataille de Castiglione. Suivant toutes les dispositions, l'affaire devait être plus meurtrière que celle du 16. Presque toutes les forces étaient, de part et d'autre, réunies. Cependant, nous n'avons pas perdu le quart du jour précédent<sup>1</sup>, car le moment de l'attaque fut celui de la déroute de l'ennemy. Ils firent cependant une assez belle retraite, puisque nous ne pûmes pas lui prendre une seule de ses pièces. Malgré tout cela, nous les poursuivîmes fort en avant dans la nuit, et fîmes de cinq à six cents prisonniers.

Le 19, nous fûmes à Borghetto. L'ennemy, qui

---

1. En fait d'hommes.

était à Valeggio, de l'autre côté du Mincio, nous canonna toute la soirée, sans nous faire de mal. Il abandonna cette position dans la nuit.

Je ne parle que des affaires que nous avons eu nous-mêmes avec l'ennemy et non de celles de toute l'armée en général, mais il est prouvé, d'après les calculs, que l'armée autrichienne a perdu, dans les affaires des 16 et 18 thermidor, vingt-cinq mille hommes mis hors de combat. Certaines affaires ne se sont terminées qu'avec la bayonnette, et notre cavalerie les a si tellement sabrés, dans plusieurs déroutes, qu'on voyait des champs et des routes couvertes de cadavres autrichiens. Notre perte générale est nombreuse en morts et blessés. Dans les premiers jours de notre retraite, nous avons perdu environ quatre à cinq mille hommes, dont le plus grand nombre était des employés à l'armée, malades, et autres individus venant à la suite. Nous avons aussi perdu un grand nombre d'équipages et quelques trésors; en outre, tout le parc d'artillerie pour le siège de Mantoue, composé d'environ cent cinquante ou deux cents pièces de canon de différents calibres.

Le 20 thermidor, nous fûmes à Castel-Nuovo. Le 21, à Vérone. Cette ville, qui avait les portes fermées parce que l'ennemy était encore dedans, fut sommée de les ouvrir, mais comme ils ne se pressaient pas, pour favoriser leur évasion, nous tirâmes une quinzaine de coups de canon sur une, et la mêmes par terre. Nous y primes encore cinq cents Autrichiens.

Nous partîmes de Vérone le 24 dudit, pour nous rendre sur la hauteur de Santa-Anna, où nous eûmes une petite affaire de rien avec l'ennemy. Nous y restâmes le 25. Le 26, nous descendîmes au passage de La Chiusa, sur l'Adige. Le 27, nous revînmes à Vérone, où nous avons campé vers la porte Saint-Georges jusqu'au 16 fructidor, jour où nous sommes partis pour une expédition dans les fameuses gorges du Tyrol.

*Nota.* — Avant de parler de l'expédition du Tyrol, j'observeray que le 2<sup>e</sup> bataillon de la 4<sup>e</sup> demi-brigade, avant de quitter Ferrare, dans la Romagne, fut obligé d'aller soumettre la ville de Lugo, qui était en révolte contre nous, et où les habitants avaient coupé la tête à quelques Français qui s'y étaient présentés. Ledit bataillon eut peine à soumettre cette ville et se battit lui seul contre une armée d'habitants. Mais après en être venus à la baïonnette, les habitants ont pris la fuite en faisant ensuite feu des maisons. La ville est prise d'assaut, et mise au pillage. Un grand nombre de bourgeois, paysans et prêtres sont taillés en pièces. Le bataillon français a aussi beaucoup souffert et perdu beaucoup de monde. Cette ville a subi le même sort que Pavie, et un très grand nombre de militaires français s'en sont retirés avec leurs sacs à peau pleins d'or et d'argent, de montres, de bijouterie, en un mot avec toute sorte de butin.

La division, en quittant la Romagne, comme je l'ay déjà dit, laissa plusieurs petits détache-

ments dans les villes. Les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies de notre bataillon furent de ce nombre. Nous avons passé une huitaine de jours dans le fort d'Urbino, où les subsistances, et surtout le vin, le jambon, les saucisses, abondaient, parce que les soldats s'insinuaient dans les magasins comme des rats, malgré les gardes. Aussi ne dormaient-ils ny de jour, ny de nuit, et on n'entendait, dans les quartiers, que chants patriotiques en l'honneur de la République française, et des magasins du Saint-Père.

Après avoir quitté avec regret le fort d'Urbino, nous nous sommes rendus à Bologne où nous avons encore séjourné une quinzaine, et ensuite à Ferrare. La citadelle de cette dernière ville, où nous avons été cazernés, nous a aussi fourni de bonnes subsistances, surtout du vin blanc, car il y en a fort peu du rouge, dans ces contrées.

Mais une quinzaine de jours après, notre armée battant en retraite, nous fûmes obligés de quitter Ferrare un peu à la hâte, le 11 thermidor au soir. Avant notre départ, nous enclouâmes environ soixante pièces de canon qui y restaient encore, brisâmes toutes les armes que nous ne pûmes emporter, et jettâmes plusieurs voitures de poudre dans l'eau, etc., etc. Nous sortîmes, en conséquence, de la ville, dans la nuit du 11 au 12, avec le regret de tous les habitants, qui nous demandaient si nous n'y rentrerions pas bientôt. Nous conduisîmes avec nous les malades de l'hôpital, ensuite deux voitures de fusils, et deux

petites pièces de trois avec munitions, pour, en cas de besoin, soulager notre retraite.

Nous arrivâmes, le 12 au matin, sur les bords du Pô, croyant pouvoir aller rejoindre notre demy brigade sur l'Adige ou aux environs de Mantoue, ne sachant si notre armée avait déjà battu en retraite, les ordres qu'on nous avait envoyés nous le laissant ignorer. Quelle ne fut pas notre surprise, lorsque, le 12, nous entendons cesser le siège de Mantoue et trouvons, sans nous y attendre, notre retraite coupée par l'ennemy, sur la route le long du Pô, à l'heure de minuit! Que faire, dans une situation aussi menaçante, nous trouvant dans un pays qui nous était totalement inconnu, la nuit étant très obscure, embarrassés par un grand nombre de voitures presque toutes chargées de malades? Fort heureusement pour nous, le citoyen Roment, mon capitaine, qui se procurait ordinairement les cartes détaillées des pays où nous passions, trouva celle de cette province. Nous rétrogradons de suite en silence pour éviter l'ennemy, un détachement d'environ quatre cents hommes, embarrassé comme il était, n'étant pas dans le cas de forcer une colonne ennemye. Nous nous rendons vers un petit village que nous avons dépassé dans la nuit. On examine la carte, et, après avoir pris en même temps des informations auprès des habitants, nous prenons des chemins de traverse, et nous nous rendons, le 13, à Mirandola où nous croyons trouver encore l'ennemy. Nous y prenons une heure de repos pour nous

rafraîchir et nous partons ensuite en prenant au hasard la route de Reggio et Plaisance. Tous les habitants que nous rencontrions nous assuraient que notre armée s'était déjà retirée dans le Milanais, et que nous étions très dangereux<sup>1</sup>. d'être coupés avant d'arriver à Plaisance, vers où nous dirigions notre retraite, une colonne de l'ennemy marchant à grands pas sur Parme, où nous ne pouvions moins faire que passer.

Une heure après notre départ de Mirandola, une avant-garde d'housards y arrive et nous y prend quelques trainards, que la grande fatigue empêchait de suivre. Prévoyant bien ce qui devait nous arriver, nous marchons jour et nuit et, sans aucun relâche, n'ayant seulement pas le temps de prendre la subsistance qui nous était très-nécessaire, nous arrivons le 17 au soir à Reggio, tous terrassés de fatigue. Nous nous faisons ouvrir les portes et nous renfermons dedans, croyant de pouvoir prendre une nuit de repos sur la place. Mais un officier de la troupe modénoise, né Parisien, nous conseille de marcher encore toute la nuit pour Parme, l'ennemy devant y arriver le 18, vers les 9 à 10 heures du matin. Il ne fallait pas perdre de temps, ayant encore quinze milles à faire.

Après avoir pris chacun une ration de pain et un verre de vin, nous marchons toute la nuit, ayant les armes et nos deux petites pièces toujours

---

1. En grand danger.

prêtes à faire feu. Nous arrivons le 18, vers dix heures du matin, à Parme, après que notre avant-garde, qui était composée de deux chasseurs à cheval, se fut assurée que l'ennemy n'y était pas. Nous nous enfermons dans un château à un mille avant d'arriver à la ville, envoyons à la hâte chercher une ration de pain, viande et vin pour chaque homme. A peine la soupe fut-elle faite à demy, que deux autres chasseurs (nous n'avions pas davantage de cavalerie), qui faisaient l'arrière-garde, nous annoncent que l'ennemy n'est pas à trois milles derrière nous. Et malgré que le bruit courût, dans Parme, que nous nous retirions en désordre, ayant jeté nos armes, sacs à peau, etc., pour courir plus vite, ils furent persuadés du contraire.

Nous traversâmes cette grande et superbe ville en bon ordre, tambour battant, une pièce de canon à la tête de notre petite colonne, et l'autre à la queue, avec mèche allumée. Nous avons encore deux voitures chargées des fusils du Saint-Père, à notre tête. Nous fûmes, ce jour-là, bivouaquer ou coucher à six milles au-delà de Parme.

Le 19, nous nous rendîmes à Plaisance. Nous y avons campé trois jours, sur le Pô, pour nous reposer, après quoy nous avons rejoint la demy brigade à Vérone, en passant par Crémone, Brescia, Peschiera, qui est sur le lac, etc. Nous avons trouvé la demy (*sic*) au camp, près la porte Saint-Georges, mais nous avons vu avec regret qu'un grand nombre de nos braves camarades et frères

d'armes y manquaient, ayant été tués ou blessés aux fameuses batailles de Castiglione.

*Expédition du Tyrol.* — Notre division fut obligée de grimper les hautes montagnes du Tyrol, croyant de pouvoir aller couper l'ennemy en descendant dans les gorges de Trente.

Nous partîmes donc de Vérone le 16 fructidor et fûmes bivouaquer le même à jour à Lugo, Tyrol vénitien.

Le 17, à Nova. Le 18, à Ala, dans les gorges du Tyrol autrichien, qui sera célèbre par le combat que le général Masséna y gagna la veille.

J'observe que les montagnes du Tyrol sont si hautes qu'on n'y trouve pas d'habitations sur le sommet, et fort peu d'eau. Nous buvions celle qu'on fait ramasser dans des écluses, en temps de pluye, pour les nombreux troupeaux qui y paissent pendant la belle saison, et malgré qu'elle sentit la boue, et un peu l'urine, nous étions fort contents d'en trouver.

Le 19, nous fûmes à Roveredo, sur l'Adige; et, le soir, nous nous rendîmes sur les hauteurs de Trente. J'aurais désiré voir cette dernière ville, qui passe pour une des plus anciennes de l'Italie, et célèbre par le concile de ce nom qui s'y tint en 17...<sup>1</sup>(sic). Mais les opérations militaires étaient poursuivies avec rigueur, à cette époque, et l'on ne pouvait point accorder aucune permission.

---

1. Sic. Le Concile de Trente se tint de 1545 à 1563.

On reprit, dans cette ville, plusieurs Français prisonniers, qui y étaient à l'hôpital, parmi lesquels se trouva le citoyen Drivon, de Grenoble, qui était notre quartier-maître dans le 3<sup>me</sup> bataillon des Côtes maritimes, ayant été pris à Castiglione.

Le 20, nous passions à Borgo di Val Sugana. Nous descendons le long de la gorge qui conduit de Trente à Bassano.

Le 21, combat d'Ennego. L'ennemy était retranché à... (*sic*), village vénitien qui sépare ce pays d'avec le Tyrol autrichien. Il avait coupé la route par le moyen d'un retranchement. Il fallait en venir à la bayonnette pour pouvoir les en chasser, les montagnes entre lesquelles il n'y avait que la route et la rivière étant d'une hauteur immense et presque perpendiculaires. Mais après une forte fusillade et canonnade qui faisait trembler toutes les gorges, la 5<sup>me</sup> demy brigade d'infanterie légère leur fondit dessus avec tant de bravoure, au moment où nous formions la colonne serrée, qu'ils furent obligés de céder leurs retranchements. Ils se retirèrent à la hâte jusque dans un lieu où la route est entièrement coupée par une porte (limite des deux pays), et, après avoir soutenu le feu pendant environ une heure, ces mêmes braves chasseurs leur coururent encore dessus, comme des lions, et les mirent en déroute complète. On fit de suite avancer le 15<sup>e</sup> régiment de dragons; il charge avec tant d'impétuosité que toute la colonne ennemye, qui ne pouvait s'écarter de la route à cause des montagnes, tomba toute en notre

pouvoir. Elle était forte de quatre mille hommes, et avait cinq à six drapeaux.

21. *Bataille de Bassano (8 septembre)*. — Le général Wurmser, qui ne se serait jamais attendu que nous eussions pu pénétrer dans les fameuses gorges du Tyrol, voulut encore tenter un dernier effort, pour donner le temps à son quartier général et à tous les bagages de son armée, de se retirer. Il réunit toutes ses forces pour nous arrêter à Bassano et gagner une bataille, afin de n'être pas pris *puceau*. L'affaire s'engagea avec vivacité de part et d'autre, mais toujours comme de coutume la victoire nous fut fidelle, et la déroutte fut si complète chez eux qu'il ne purent rien sauver, une fois que nous les tîmes en plaine.

Cinq mille hommes, deux drapeaux, quatre cents voitures, deux équipages de pont, toute l'artillerie fut le prix de cette brillante journée. Le pauvre général Wurmser eut toutes les peines du monde à sauver sa misérable tête chauve, et encore par disgrâce se trouva-t-il bloqué avec les débris de son armée, et obligé d'aller chercher un refuge dans la forteresse de Mantoue.

Le même jour, pendant la nuit, nous poussâmes notre marche jusques à Citadella, afin que le respectable général tudesque n'eût pas le temps de nous échapper. Le 23, nous marchâmes sur Padoue, et toujours sans repos, ny jour, ny nuit, nous y arrivâmes le 24, à une heure ou deux du matin, et d'autres à midy, car tous étaient écrasés de fatigue. Les chevaux de la cavalerie et de l'ar-

tillerie avaient même de la peine à lever les jambes, ce qui ne m'étonna pas, les animaux, tout comme les hommes, n'ayant pas le temps de manger.

Padoue est une grande et belle ville de l'état vénitien, à quinze milles de Venise, la capitale. Ses promenades sont magnifiques. La cathédrale est surtout un morceau remarquable par son architecture, qui est tout en marbre. Le fameux cochon de Saint-Antoine, qui est dans cette église, attire la curiosité de tous les voyageurs.

Nous partîmes de Padoue le 24, au soir, et après avoir toujours marché sans aucun repos, nous arrivâmes, le 25, à deux heures de nuit, à Montagnana. Le 26, nous nous rendîmes devant Legnago, avec une pluie affreuse qui nous fit faire environ deux milles, avec de l'eau presque jusqu'au genou. Nous bloquâmes cette petite place forte.

Le général Wurmser, homme à moustache, paraissant téméraire, mais ne l'étant pas du tout, qui, depuis la bataille de Bassano, n'avait pas eu le temps de ramasser les débris de son armée, se trouvant totalement bloqué par la nôtre, s'arrêta à Legnago et donna, par ce moyen, le temps à sa colonne de huit mille hommes (qu'il avait envoyée sur Vérone, lors de notre entrée dans le Tyrol, pour s'emparer de cette place), de se réunir à lui. C'est avec cette colonne et sa cavalerie, qu'il fut s'enfermer dans Mantoue, ne sachant plus où donner de la tête.

Le 27, Legnago se rendit par capitulation. La

garnison déposa les armes devant notre demy brigade, sous les murs de la forteresse, où nous étions rangés en bataille, et se rendit dans son pays pour être échangée contre un pareil nombre de nos prisonniers. Notre 3<sup>e</sup> bataillon resta pour garder la ville, et nous partîmes de suite pour Governolo, où nous arrivâmes le 28 au soir, après avoir, comme à l'ordinaire, marché jour et nuit. J'espère qu'on ne dira pas que nous n'avons pas su profiter de la défaite de l'ennemy, puisque, depuis le 16 fructidor, nous n'avions eu que deux ou trois nuits de repos, et que, pendant toute cette route, le soldat n'a pas eu un seul moment à lui pour faire une fois la soupe.

Je n'ay seulement pas eu le temps d'écrire deux mots, et nous partons, le 29, au matin, avec la 4<sup>e</sup> demy brigade, une compagnie d'artillerie légère et un escadron de housards de Bercheny. Nous arrivons, sur le midy, près Saint-Georges<sup>1</sup>, village sur une porte de Mantoue, qui porte ce nom, où était un camp de quinze mille Autrichiens, et où se trouvaient les fameux régiments frais de cuirassiers et de houlans, arrivés depuis peu de Vienne.

L'ennemy nous laissé arriver jusque sur son camp; le feu est d'un coup terrible, et la cavalerie ennemye charge avec tant d'impétuosité, qu'elle disperse la 4<sup>e</sup> demy brigade de ligne, s'empare de nos deux premières pièces d'artillerie légère,

---

1. Bataille de Saint-Georges, 19 septembre.

et fait environ deux ou trois cents prisonniers sur la susdite demy brigade.

Nos deux premiers bataillons arrivent (le 3<sup>e</sup>, comme je l'ai déjà dit, étant resté à Legagno), se mettent en bataille pour arrêter la charge de la cavalerie, lui font dessus un feu continuel et l'obligent à se retirer en lui tuant plusieurs chevaux dont les cuirassiers furent aussy tués ou faits prisonniers; nos pièces de canon sont reprises. Les braves canonniers, plus courageux que jamais, font, avec les deux pièces, un feu continuel et terrassent toujours la cavalerie dans neuf à dix charges qu'elle fait encore sur la route, pour la reprendre. Notre première compagnie de grenadiers, qui était sur le flanc des pièces, pour seconder leur feu par la fusillade, eut, dans moins de deux heures, trente-trois hommes tués ou blessés.

Dans ces circonstances, notre position était très dangereuse, mais fort heureusement pour nous, la division du général Masséna attaqua la gauche de l'ennemy, sur les deux à trois heures l'après-midy. Son feu fut des plus vifs, ainsi que la canonnade. Notre courage ne fait qu'augmenter, nous voyant secourus. L'ennemy se retire en foule dans Mantoue. Masséna arrive à la tête du pont et s'en empare. Une partie de la cavalerie ennemye ne peut plus entrer, ainsi que beaucoup d'infanterie. Notre faible division prend alors quatre cents cuirassiers, dont le colonel de ce beau régiment, quatre cents houlans, et environ six cents

hommes d'infanterie, sans compter la prise de Masséna.

Les papiers publics ne nous ont pas rendu justice, lorsqu'ils ont annoncé que la 4<sup>e</sup> demy-brigade s'était distinguée à la bataille de Saint-Georges, et qu'il n'a point été question des deux premiers bataillons de la 51<sup>e</sup>, eux qui ont repris les pièces d'artillerie légère, en repoussant l'ennemy et qui ont arrêté une déroute<sup>1</sup>, qui aurait été complète, sans eux. Je rendray justice à la 4<sup>e</sup> en disant qu'après s'être ralliée, elle s'est parfaitement bien battue. Elle a été, de son côté, juste envers la 51<sup>e</sup>.

Le 30, nous revenons dans notre même camp, à Governolo.

A l'époque du 2 vendémiaire, an V républicain, l'ennemy ne se trouvant pas tout à fait renfermé dans Mantoue, fit un mouvement sur nous, dans la nuit du 21 au 22, pour couvrir, a-t-on voulu dire, un fourrage qu'il faisait dans le Seraglio. Quoi qu'il en soit, il vint attaquer notre camp à

---

1. Voici un trait d'audace du sous-lieutenant Sognot, que raconte M. Arsène Painvin, dans l'ouvrage déjà cité : « Sorti avec douze hommes en tirailleurs, après une marche d'un quart de lieue, il aperçoit quatre cents Autrichiens en bataille. Il fait cacher ses tirailleurs derrière des arbres, en leur recommandant de ne tirer que sur son ordre ; puis, il s'avance seul vers le commandant autrichien, et le somme de mettre bas les armes. Celui-ci demande que sa personne et ses soldats soient garantis contre toute insulte ; Sognot en prend l'engagement, et conduit ses quatre cents prisonniers au quartier-général de la division. »

une ou deux heures du matin, sur trois colonnes. Nos avant-postes les arrêtent jusqu'à la pointe du jour, heure à laquelle nous allons à leur rencontre. L'affaire s'engage vivement, mais dans moins de deux heures, nous leur faisons faire démy tour, leur prenons, pour notre part, deux pièces de canon et cinq cents hommes. Les chasseurs et la 4<sup>e</sup> en prennent à peu près autant chacune, sur le centre ou la droite, ce qui forme un total d'environ douze à quinze cents hommes, laissant, par grâce spéciale (*sic*), rentrer le reste dans la place de Mantoue, pour avoir plutôt mangé les vivres et capituler à meilleure heure.

Attaque, le 8 vendémiaire, de la porte Ceresse de Mantoue. Tout le monde s'attendait à une affaire vigoureuse, croyant que l'ennemy avait construit beaucoup de retranchements aux avenues de cette porte, ce qui ne fut pas, et, à notre approche, ils rentrèrent dans la ville, sans trop de difficulté, en nous saluant par un feu de file de coups de canon. La fusillade ne dura pas longtemps.

Dans ces entrefaites, le blocus de Mantoue se trouva terminé, et nous partîmes le 11 vendémiaire pour nous rendre à Vérone; fûmes ledit jour à Nogarolo; le 12 à Gimo; le 13 à Vérone. Cantonnement.

Depuis la défaite de Wurmser et son entrée dans Mantoue, le général Alvinzy avait pris le commandement de l'armée autrichienne. Il était parvenu, avec les débris qu'il avait ramassés, ou les renforts qu'on lui avait envoyés de l'Autriche,

à former une armée d'environ quarante à cinquante mille hommes. Il s'avança ensuite sur nous, dans la ferme persuasion de délivrer Mantoue, ce qui nous obligea à partir de Vérone le 14 Brumaire, pour aller à sa rencontre.

Le 14, à Montebello. Le 15, à Vicence, une des villes de première classe de l'Etat vénitien. Le 16, sur les bords de la Brenta. Bataille.

Alvinzy s'était avancé en deçà de la rivière et faisait des mouvements pour venir nous attaquer, mais nous le devançâmes. Nous arrivons en présence vers neuf à dix heures du matin, le général Masséna tenant l'aile droite, et nous (Augereau), la gauche. L'affaire s'engage, de part et d'autre, et sur tous les points, avec beaucoup de vigueur. L'ennemy fut repoussé sur la droite, jusques au-delà de la rivière, en se retirant en très bon ordre, il faisait une fusillade et une canonnade terrible. Mais, sur notre gauche, nous ne pûmes pas lui faire céder deux milles de terrain. L'affaire fut très vigoureuse et sanglante pendant toute la journée et jusques à deux heures de la nuit. Nous lui prîmes cependant quatre à cinq cents hommes.

Les forces de l'ennemy étaient très supérieures à la nôtre, et dans une petite retraite qu'ils firent, ils laissèrent environ deux cents hommes dans un village, qui se renfermèrent dans les maisons. Notre division ne s'en étant pas aperçue, dépassa le village sans que les traîtres leur tirassent aucun coup de fusil. Notre demy brigade, se trouvant en arrière, arriva une heure après, à la hâte, pour

porter des secours à la division, et, comme elle se ralliait sur la place de ce village, elle reçoit tout d'un coup une forte fusillade des fenêtres, et a plusieurs hommes tués ou blessés. Fort heureusement, le général Bonaparte, qui marchait avec nous, ne fut pas touché. Il fait de suite avancer une pièce de canon; on enfonce plusieurs portes avec, et nous entrons à la baïonnette. Si nous n'avions pas été plus braves qu'eux, nous les aurions tous fusillés, mais, par humanité, nous nous contentâmes de les faire prisonniers.

Étant un peu faibles pour pouvoir réattaquer le 17, notre division de gauche occupant la Corona, ayant dans le même temps subi un petit échec, nous fîmes notre retraite de grand matin, en faisant partir devant nous tous nos blessés, parmi lesquels se trouvait le général Lannes. Nous prîmes position, le même jour, sur la rivière.

L'ennemi vint nous y attaquer le soir, au coucher du soleil; il nous courait dessus en criant : « Coupez, hachez, tuez tout ! » Leurs cris presque affreux, ny toutes leurs menaces et leurs coups de fusil ne nous intimidèrent pas. La nuit se faisant obscure, nous les laissons avancer de fort près sans riposter d'aucune manière, tâchant en même temps de nous dérober à leur vue, mais lorsqu'ils se trouvèrent à une petite portée, nous leur faisons dessus une fusillade des plus vives, accompagnée de deux coups de canon à mitraille. Leurs cris cessèrent tout à coup, et

ceux qui ne furent pas terrassés par terre se retirèrent en désordre. On n'entendit plus alors que les cris des blessés. La nuit nous empêcha de les poursuivre.

A l'heure de minuit, nous faisons notre retraite, traversons Vicence à trois ou quatre heures du matin, et arrivons le 18 au soir à San-Martino, après avoir fait vingt-sept milles de marche sur une route couverte de boue.

Le 19, à Vérone. Le même soir et pendant la nuit, notre deuxième bataillon se rendit à Ronco, sur l'Adige, à 15 milles de la première ville. Le 20, les deux autres bataillons furent à Legnago.

Le 25 brumaire, première bataille d'Arcole, vis-à-vis Ronco, de l'autre côté de la rivière.

Depuis la bataille du 22, qui eut lieu sous les murs de Vérone, dont je ne parle pas, ne nous y étant pas trouvés, l'ennemy avait pris position à cinq ou six milles devant cette place, et ne pouvait pas être attaqué de front avec avantage. Bonaparte partit par conséquent de Vérone avec les divisions d'Augereau et Masséna, laissant les forces nécessaires pour la défendre, et arriva à Ronco le 24 au soir. Il fit construire, pendant la nuit, un pont de bateaux sur la rivière.

Notre bataillon, qui gardait ledit passage depuis le 19 à minuit, passa la rivière sur une barque dès la pointe du jour, le pont n'étant pas même finy, et fut éclairer la route des divisions d'attaque.

Le pont ayant été terminé vers les sept heures du matin, les divisions s'avancèrent, et, après que

nous eûmes rencontré l'ennemy, qui ne se trouva pas bien loin, nous laissâmes défilér les troupes et primes notre rang de bataille.

*Bataille d'Arcole (15-17 novembre).* — Le feu commencé, l'ennemy se retira jusques dans le village d'Arcole, où il fut très bien retranché derrière le pont qui fait son entrée, ayant en même temps des retranchements qui conduisaient son feu le long de notre route. Notre gauche, le long du chemin, était un pays couvert de gros marécages; la droite était coupée par un canal qui suivait la même route, ce qui ne put pas nous permettre de nous déployer pour les attaquer avec avantage. Ils conservèrent par conséquent leurs positions, malgré les charges réitérées, pendant toute la journée, par toutes les demy-brigades.

Le brave et trop courageux Bonaparte, chargea lui-même avec ses Guides, jusque sur le pont, mais il se trouva coupé et fut contraint de se retirer. Son cheval, dans sa retraite, se jeta dans un fossé, et Bonaparte fut dans l'eau ou dans la boue jusqu'au cou. Un grenadier, en prononçant ces paroles : « Il vaut mieux que je périsse que notre général en chef ! » se précipite dans l'eau, et le retire à la nage. Ce brave militaire, qui ne fit cependant que son devoir, fut blessé dans l'affaire et, se trouvant à Milan pendant sa guérison, fut trouver Bonaparte, qui lui avait fait promettre de l'aller voir après la bataille. Ce généreux général, qui récompensa toujours le

soldat vertueux et courageux, le revêtit de suite du grade de lieutenant dans les Guides à cheval.

Je reviens à la bataille. Nos troupes ne purent s'emparer des positions de l'ennemy ; il nous fit un carnage affreux, le feu ayant toujours été à une portée de pistolet l'un de l'autre, et tous ces coups portant sur nos divisions qui étaient serrées en masse sur la route et qui ne voulaient cependant pas se retirer. Nous nous retirons à la tombée de la nuit ; l'ennemy nous poursuit pendant un moment, et se retire ensuite vers son pont.

Si nous eussions réussi dans cette journée, nous arrivions sur les derrières de la colonne qui se trouvait vers Vérone, et elle ne pouvait pas nous échapper.

26. *Deuxième bataille d'Arcole.* — L'ennemy, qui avait encore reçu de nombreux renforts dans nuit, vint nous attaquer à la pointe du jour ; il croyait fermement nous enlever notre pont sur l'Adige et marcher droit vers Mantoue, mais, malgré tous ses efforts, nous le repoussâmes jusque vers leur pont, où nous fûmes de nouveau arrêtés. Nous rechargeâmes plusieurs fois avec la bayonnette, mais toujours en vain, les hommes tombant comme la pluye, à fur et à mesure qu'ils y arrivaient. Nous nous retirâmes encore une fois, mais sans être poursuivis. Notre cavalerie, dans une charge qu'elle fit le matin, leur prit presque tout un régiment, faisant un total d'environ mille à douze cents hommes.

27. *Troisième bataille d'Arcole.* — L'ennemy

nous réattaqua pendant la nuit, mais, comme nous avions fait construire un petit pont sur le canal qui, venant du pont d'Arcole, va se jeter dans l'Adige, on fit passer plusieurs corps de troupes de l'autre côté, pour élargir notre front et présenter plus de force à l'ennemy. L'affaire commença à la pointe du jour avec un acharnement terrible de part et d'autre. Les deux partis avançaient, reculent, et se disputent le terrain avec opiniâtreté; nous le repoussons, pour la troisième fois, jusque sur le pont d'Arcole, sans pouvoir l'emporter. L'ennemy part, cependant, de ses retranchements; nous le poursuivons avec vigueur; un de nos bataillons de grenadiers arrive en même temps en colonne serrée pour nous seconder, ce qui, épouvantant encore plus l'armée ennemie, la met dans une déroute complète. Leurs soldats se jettent dans le canal et dans les marais pour éviter nos coups. Leur pont étant en notre pouvoir, ils furent poursuivis, pendant la soirée, jusques près de Montebello.

Depuis les premières guerres de notre Révolution, on n'avait pas vu deux armées se battre avec autant d'acharnement et aussi proches l'une de l'autre, n'étant presque jamais qu'à une portée de pistolet. On peut juger, d'après cela, que le nombre des morts et blessés devait être très considérable, et, sans vouloir exagérer, j'ose dire que la terre était couverte de cadavres. J'observe aussi que le terrain qu'occupaient les deux armées et où ont eu lieu toutes les affaires de ces trois

journées, n'était pas bien considérable. Il se trouvait, sur ledit terrain, un jeune bois de peupliers, très épais, que les boulets, la mitraille, obus ou balles, avaient totalement ravagé, et où on ne voyait plus une seule branche droite. Après la définition (*sic*) des affaires, le canal, qui avait été passé et repassé plusieurs fois à la hâte par nos troupes et celles de l'ennemy, était, sur plusieurs endroits, rempli de cadavres, malgré qu'il eût de l'eau jusqu'au cou (*sic*) et fût assez large.

Le 28, nous retournâmes à Vérone. L'ennemy, pendant les affaires d'Arcole, avait repoussé notre division de la Corona (sur le lac de Garde) jusques sous les murs de Peschiera, petite place forte sur ledit lac, qui resta bloquée pendant cinq ou six heures. Pour ne pas leur donner la peine d'aller plus en avant, la division Masséna fut les attaquer par devant, et la nôtre partit de Vérone le 30, pour les hauteurs de Santa-Anna, afin de les aller prendre par derrière, dans les gorges du Tyrol.

Le 1<sup>er</sup> janvier, nous arrivâmes sur les hauteurs, y rencontrâmes un régiment de l'ennemy, et le chassâmes. Nous fûmes obligés de passer la nuit sur une haute montagne, couverte de six pouces de neige, et presque sans bois, ce qui nous obligea à descendre dans les vallées pour nous en procurer, et même à découvrir plusieurs maisons pour faire du feu, la journée ayant été chaude pour nous, à cause de la grande fatigue essuyée en grimpant les montagnes.

Le 2, nous descendîmes dans les gorges par un chemin affreux et presque perpendiculaire; nous y arrivâmes un peu trop tard, puisque nous ne pûmes nous emparer que de l'arrière-garde de l'ennemy, composée de trois cents hommes, conduisant avec elle une vingtaine de pontons que nous brûlâmes pendant la nuit, et plusieurs caissons d'obus que nous jetâmes dans l'eau, n'ayant pas le temps d'emmener tout cela avec nous.

Le 3, nous revînmes à Vérone par la route le long de l'Adige. Nous y séjournâmes jusqu'au 8, jour où nous fûmes cantonner à Chievo, à deux milles de Vérone.

Le 21, nous partîmes pour Zevio et Ronco; nous gardâmes, pendant environ un mois, la ligne de l'Adige, depuis Vérone jusqu'à Legnago, avec un temps très froid et beaucoup de neige, le soldat étant en même temps très fatigué du service, n'ayant qu'un jour entre autre (*sic*) de repos, se trouvant nu-pieds et sans habillement.

Le 19 nivôse, notre avant-garde, composée de la 5<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie légère, fut attaquée par l'ennemy à Bevilacqua, en avant de Legnago. Elle fut battue, l'ennemy étant beaucoup supérieur en forces, et fit sa retraite jusques près des murs de la susdite ville.

Le 20, elle fut réattaquée et repoussée. Nos 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons, se trouvant réunis, ce jour-là, à Legnago, sortirent pour voler à son secours. Mais la nuit se trouvant avancée sépara les combattants. Toutes nos troupes rentrèrent, pen-

dant la nuit, dans le village, et en fermèrent les portes, étant beaucoup menacée. Les chasseurs gardèrent cette place, et nos deux premiers bataillons se dispersèrent le long de l'Adige, au-dessous de la ville, jusques à Castagnaro, à six milles, l'ennemy y faisant aussy de grands mouvements pour passer la rivière, et se portant sur tous les points pour cacher le lieu de son attaque, ce qui, de notre côté, nous obligeait à être nuit et jour sous les armes, n'étant pas en forces.

Dans la journée du 24, notre demy-brigade se rassembla à Villa Bartolomea, l'ennemy feignant de vouloir établir un pont vers ce village, en faisant de gros préparatifs de l'autre côté de la rivière. Il y établit effectivement une batterie, et commença à nous canonner à dix ou onze heures du soir, jusques au 25 à trois heures du matin. Sa feinte fut bonne, puisque, pendant qu'il nous amusait de ce côté, il jeta, cette nuit, son pont vers Anghiari, à deux ou trois milles au-dessus de Legnago, et passa dix mille hommes commandés par le général Provera, dont six mille marchèrent de suite sur Mantoue avec lui, les autres quatre gardant le passage de la rivière.

Le général Augereau, qui parcourait l'Adige de notre côté, nous annonça que l'ennemy venait de passer, et nous fit rendre de suite sous les murs de Legnago, y réunissant toutes les forces de la droite, pour pouvoir attaquer avec avantage. Le général de brigade Bon, qui commandait la gauche de la division où se trouvait notre 3<sup>e</sup> bataillon,

fut attaquer l'ennemy, sitôt après être instruit de son passage, avec très peu d'infanterie, et un escadron de cavalerie (9<sup>e</sup> dragons). Avec ces petites forces, il fit un feu terrible sur lui, et le brave escadron de dragons chargea avec tant de courage qu'il fit poser les armes à environ quinze cents hommes. Mais le passage s'effectuant de plus en plus, les dragons n'étant pas secondés par des forces suffisantes, ils furent contraints de battre en retraite et de laisser les quinze cents prisonniers qui reprirent leurs armes, leur firent feu dessus et en tuèrent quelques-uns. Le général Bon, ne pouvant repousser l'ennemy avec si peu de forces, battit en retraite sur Ronco, après avoir perdu une centaine d'hommes tués ou blessés.

L'ennemy ayant finy d'effectuer son passage le 25 au matin, sans avoir été trop inquiété, marcha de suite sur Mantoue, au nombre de six mille hommes, comme je l'ay déjà dit.

*Combat d'Anghiari (15 janvier 1797).* — Il était à peu près onze heures du matin, lorsque le général Angereau eut réuni environ quatre à cinq mille hommes devant Legnago. Il fit ses dispositions, et, à midy précis, nous nous mîmes en mouvement pour aller chasser les quatre mille hommes qui gardaient la tête du pont. Le général Duphot attaqua le long de l'Adige, sur la chaussée; le général Lannes le long du canal, et le général Point, avec lequel nous marchions, tourna le village d'Anghiari, devant lequel était le pont de l'ennemy. Arrivés en position, nous les atta-

quâmes par un feu très vif, et leur courûmes ensuite dessus, comme des lions courroucés. L'ennemy ne put soutenir notre choc, mit bas les armes au nombre de trois mille hommes et, par grâce espéciale (*sic*), nous laissâmes enfuir les autres. Plusieurs pièces de canon et beaucoup de bagages tombèrent en notre pouvoir. Nous brûlâmes leur pont, et couchâmes sur le champ de bataille, au milieu des morts et blessés.

Le 27 au matin, nous partîmes d'Anghiari pour aller seconder une de nos divisions, qui poursuivait les six mille hommes marchant sur Mantoue. Dès que la colonne ennemye fut arrivée devant la porte Saint-Georges, où se trouve un village du même nom, que nos troupes avaient assez bien fortifié, elle somma notre petite garnison française, qui l'occupait, de se rendre de suite, sans quoy elle était passée au fil de l'épée. Mais le général français lui répondit à coups de canon, ce qui l'obligea à s'arrêter un instant. Pendant cet intervalle, notre division arrive sur leur derrière, ainsi que celle de Masséna sur leur flanc droit. La colonne autrichienne, se voyant coupée par tous les points et sans qu'il y eût moyen d'avancer ny de reculer, demanda à capituler. La capitulation qu'on lui accorda fut de se rendre prisonnière de guerre. La division ennemye qui avait encore passé l'Adige du côté de Rivoli, sur la gauche de notre armée, subit le même sort.

Après de si brillants succès, Wurmser, qui était

réduit à manger de la *poulainte*<sup>1</sup> dans Mantoue avec sa nombreuse troupe (leurs moustaches faisant une chère propice pour pouvoir bien s'allonger), ne pouvait de moins faire que de nous céder tôt ou tard cette forte place.

Nous bivouaquâmes, dans la nuit du 27 au 28, à Roncoferraro. Le 28, nous revînmes à Anghiari.

Le 30, nous partîmes pour Padoue, et arrivâmes, ce jour-là, à Orti. Le 1<sup>er</sup> pluviôse à Este. Le 2, à Padoue, pour nous rendre, de là, à l'expédition de Bassano. Le 3, au bivouac de Basso, sur la glace. Le 4, à Citadella. Le 5, à la pointe du jour, nous partîmes pour Bassano, mais, après avoir fait la moitié du chemin, nous apprîmes que le général Masséna y était entré le matin, l'ennemy l'ayant évacué pendant la nuit. Nous revînmes à Citadella, et la demy-brigade s'y reposa pendant une huitaine de jours.

Le 13, nous partîmes pour Castel-Franco. En y arrivant, nous eûmes ordre de pousser une reconnaissance jusqu'à Trévisé. Nous y rencontrâmes l'ennemy, mais en très petit nombre, puisque notre avant-garde fut assez forte pour le repousser.

Le 14, notre 2<sup>e</sup> bataillon partit pour Cavatina, appuyer la 4<sup>e</sup> demi-brigade qui faisait un mouvement sur la Piave. Il y eut, ce jour-là, une petite affaire de cavalerie, qui ne tourna au profit d'au-

---

1. De la *polenta*.

cun party. Le soir, nous rentrâmes dans nos cantonnements.

Le 15, la place de Mantoue capitula, mais aucun individu de l'armée n'a jamais sçu sous quelles conditions, sinon ceux qui l'ont faite. On sçait cependant que, malgré que la place aye été rendue à la République, la capitulation a, en outre, été avantageuse à Wurmser, parce que nos généraux ont voulu conserver leur honneur et montrer jusqu'à quel point s'étend la loyauté française. A juste dire, Wurmser méritait ce petit ménagement. C'était un vieillard respectable, qui avait très bien fait son devoir, mais qui n'a pas été fortuné avec nous.

La fameuse campagne de l'an IV se termina par la prise de Mantoue. Nous quittâmes Trévisé le 25 pluviôse, et nous nous rendîmes, ce jour-là, à Castel-Franco. Le 26, à Ponzana. Séjour pendant sept jours. Le 4 ventôse, nous fûmes à Postiana.

*Commencement de la campagne de l'an V<sup>e</sup> républicain.* — Après la prise de Mantoue, personne ne se serait attendu à une nouvelle campagne. Mais lorsque l'orgueilleuse maison d'Autriche ne voulut pas écouter les sages propositions du Directoire, il n'y avait plus aucune espérance de paix, qu'en allant la chercher dans ses états, ainsi que nous le représenta fort bien le général Buonaparte, dans une adresse qu'il fit à l'armée, quelques jours avant le commencement de la campagne.

Le 22 ventôse, toute l'armée se mit en mouvement pour passer la Piave. Notre division la passa à Ospedaletto, en présence d'un corps ennemy qui n'osa pas nous opposer la moindre résistance<sup>1</sup>. Le même jour, nous fûmes coucher à Conegliano.

Le 23, nous partîmes pour Sacile, nous trouvâmes un petit corps ennemy qui fut fait prisonnier. Après avoir fait un peu de résistance, ils nous tuèrent, dans cette petite affaire, un chef d'escadrons du 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs.

Le 24, séjour. Le 25, à Pordenone. Le 26, passage du Tagliamento, assez forte rivière. Grande et belle bataille dans ce passage.

*Bataille du Tagliamento (16 mars).* — Depuis le passage de la Piave, le prince Charles, surnommé par l'Autriche le « Conquérant du Nord », fuyait devant nous sans oser prendre position en nulle part. Il s'arrêta pourtant sur la rive droite du Tagliamento, et sur une position favorisée par la nature. Ce fameux héros, ou *zéro*, prétendait arrêter l'armée du « petit Buonaparte ».

---

1. C'est à cette époque que Marie Dauranne, cantinière de la 51<sup>e</sup>, se jeta à l'eau pour sauver un grenadier de la 4<sup>e</sup> demi-brigade et un soldat de la 51<sup>e</sup>, tombés dans un des canaux qui sillonnent la plaine. Bonaparte lui fit donner, comme récompense, un collier d'or auquel était suspendue une couronne civique portant les noms des soldats sauvés par elle. Cet insigne honorifique lui fut remis solennellement, dans une revue, par le général Brunc; la 51<sup>e</sup> demi-brigade défila devant la brave cantinière, et un peloton de grenadiers, avec la musique, la reconduisit chez elle. (*Historique du 51<sup>e</sup> régiment de ligne.*)

Notre division, commandée alors par le général Guieu<sup>1</sup> (le général Augereau portant, dans ce temps, à la Convention, soixante drapeaux autrichiens), et celle de Bernadotte, arrivant du Rhin, se trouvèrent en présence de l'ennemy à dix heures du matin. A notre tête était le général Buonaparte. Cet invincible général reconnut en personne les positions de l'ennemy, fit sonder tous les gués de la rivière, et fit ses dispositions d'attaque.

Jamais armée n'en a vu de plus belles; mais, à la vérité, on exécuta, on ne peut pas mieux, les ordres du général en chef. Le général Guieu fut destiné pour attaquer les retranchements de gauche, et le général Bernadotte pour ceux de droite. Tout était préparé; nous marchâmes sur eux avec tant d'ordre, que tous les bataillons passèrent la rivière en colonne serrée, malgré le courant très rapide de l'eau. L'ennemy faisant, en outre, un feu continuel et terrible sur nous avec son infanterie et sa nombreuse artillerie, nous arrivâmes sur eux sans tirer un coup de fusil. Nous nous déployâmes sous leurs retranchements et leur ripostâmes par une fusillade et canonnade des plus vives. Cette audace leur fit prendre l'épouvante, ils nous abandonnèrent leurs retranchements et se sauvèrent en désordre. Si nous eussions eu deux heures de plus de jour

---

1. La division comprenait les 4<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup>, 51<sup>e</sup> demi-brigades de ligne, la 27<sup>e</sup> demi-brigade légère, le 9<sup>e</sup> dragons et le 10<sup>e</sup> chasseurs à cheval. La 51<sup>e</sup> faisait partie de la brigade Bon.

pour pouvoir les poursuivre, nous prenions au moins le quart de leur armée. Ils se retirèrent en nous laissant deux cents prisonniers et sept pièces de canon. Nous leur tuâmes un général, plusieurs officiers et beaucoup de soldats, principalement de la cavalerie. Notre perte fut très peu nombreuse.

Si le général Masséna eût pu faire passer, le même jour, toute sa division sur la gauche de l'armée, il aurait été bien difficile au soi-disant fameux prince Charles de sauver la sienne. Mais, fort heureusement pour ce dernier, le Tagliamento s'y trouva trop fort, et bien loin de pouvoir le prendre sur ses derrières, la division Masséna fut obligée de rétrograder et venir passer la rivière après nous, ce qui sauva Monseigneur Charles et ses gens, puisqu'ils eurent leur retraite libre, dont ils sçurent bien profiter.

Le 27, séjour. Le 28, à Risan. Nous traversâmes, dans cette journée, Palma Nova, dernière ville de la terre ferme de Venise, et place forte que le prince Charles n'eut pas le temps de mettre en état de deffence.

Le 29, séjour. Le 30, à Cormons, petite ville du Frioul autrichien. L'ennemy se trouve, dès lors, totalement expulsé de l'Italie.

Le 1<sup>er</sup> germinal, nous fîmes un demy-quart de conversion à gauche, pour aller prendre la route de Vienne, et arrivâmes, ce jour, à Cividal, petit bourg appartenant aux Vénitiens.

Le 2, combat de Paturo. Si l'ennemi n'avait pas

été épouvanté, il pouvait nous arrêter au moins quatre à cinq jours sur cette position. Il était placé sous un village où l'on ne pouvait venir à lui que par la grande route, sa droite et sa gauche étant couvertes de montagnes inaccessibles et où, je crois qu'aucun animal sauvage n'a jamais grimpé. Cependant on parvint à y faire escalader un bataillon qui tourna le village et obligea l'ennemy à se retirer en nous abandonnant deux pièces de canon et deux caissons. Nous fûmes bivouaquer, cette journée, à Onavotte.

Le 3, à Pletz. Le 4, devant le fort de La Chiusa-di-Pletz, où mon frère fut blessé. Combat, à notre arrivée devant ce fort. On le somma de se rendre, mais il nous répondit qu'il nous attendait de pied ferme. On l'attaqua en effet, et, dans moins de deux heures, les redoutes qui étaient devant le fort furent obligées de se rendre à discrétion. Nous y primes cinq cents hommes et six pièces de canon. C'était encore une position qui devait nous résister une quinzaine de jours; mais leurs troupes étaient si fortement découragées, qu'aussitôt qu'ils s'apercevaient que nous nous disposions à les charger, ils nous abandonnaient tout. Le soir, nous fûmes bivouaquer sur les hauteurs, en avant de La Chiusa-di-Pletz.

Le 5, séjour. Le 6, à Trevisano, où deux mille hommes que nous poursuivions depuis Civald, tombèrent entre les mains de la division Masséna, qui leur coupa leur retraite. Elle s'empara, en outre, d'un convoi de deux à trois cents voitures.

Le 7, séjour. Le 8, à Villach, joli bourg de la Basse-Carinthie.

Le 9, notre demy-brigade fut l'avant-garde de la division.

Le 10, nous fûmes bivouaquer à une lieue avant d'arriver à Klagenfürth.

Le 11, à Saint-Jacopo. Nous traversâmes Klagenfürth, capitale de la Haute et Basse-Carinthie, belle ville et bien fortifiée. La place d'armes y est superbe ; on y voit, au milieu, Hercule qui terrasse la tête de l'hydre, et Marie-Thérèse que la Renommée couronne ; elle fait face à l'Italie, et semble lui ordonner de se rendre à sa puissance.

Le 12, nous nous rendîmes à Saint-Veit, petite ville assez gentille qui, le même soir, souffrit un incendie terrible, qui brûla dix-sept maisons dans l'espace de deux heures, et qui, sans le prompt secours de nos soldats, aurait totalement incendié la ville, les maisons de ce pays étant toutes construites en bois, ce qui n'empêche cependant pas qu'elles ne soient grandes et fort belles.

Le 13, à Frisach, où la division Masséna eut une affaire avec l'ennemy. Notre division étant arrivée après la définition de l'affaire, nous trouvâmes, dans ce bourg, quatre mille quintaux de farine, beaucoup d'eau-de-vie et d'avoine ; mais ce n'était encore rien envers les magasins que l'ennemy fit brûler avant notre arrivée, afin que nous ne pussions pas en profiter.

Le 14, nous fûmes bivouaquer à Foyach.

Le 15, nous quittâmes la route de Vienne pour

suivre la division autrichienne qui devait faire jonction avec le prince Charles à Hundsmark, et dont l'avant-garde était déjà arrivée à Murau. Nous vîmes coucher dans ce dernier endroit, l'ennemi l'ayant évacué à notre approche.

Le 16, à Tameswert, dans la province de Salzbourg. Le 17, séjour. Le 18, nous rétrogradâmes et revîmes coucher à Foyach, en passant par Murau. Le 19, à Judenburg. En y arrivant, nous apprîmes qu'il y avait une cessation d'hostilités pour entrer en négociations. Nous y campâmes jusqu'au 22, jour où nous partîmes pour Léoben. Le 22, à Coupat. Le 23, à Léoben, distant de vingt-cinq lieues de Vienne. Le 24, l'armistice fut continué.

Les plénipotentiaires de l'Empereur arrivèrent le 25 au quartier-général de Bonaparte pour s'accorder sur les articles préliminaires de la paix. Le 29, à deux heures du matin, ils furent signés entre le général Bonaparte pour la République française, et le major général Morveldt pour Sa Majesté l'Empereur.

Nous séjournâmes à Léoben jusques au 7 floreal, jour où nous partîmes pour Klagenfürth, pour y attendre la ratification de la paix. Le 8, à Hundsmark. Le 9, à Foyach. Le 10, à Klagenfürth, où nous campâmes jusqu'au 5 prairial, jour où nous partîmes pour nous rendre à Vérone. Le 5, à Villach; le 6, à Tarvis; le 7, à Ponteba. Ici nous entrâmes dans la Vénétie. Le 8, à Resciutta; le 9, à Osopo; le 10, à Spilimbergo; le 11 et le 12, à

Pordenone ; le 13, à Conegliano ; le 14, à Castelfranco ; le 15 à Citadella ; le 16, à Vicence ; le 17, à Montebello ; le 18, à Vérone. Garnison.

Notre division fit une garnison de six mois dans cette dernière ville, pour attendre, avant d'entrer en France, la ratification du traité de paix de Campo-Formio, que Monsieur l'Empereur renvoyait d'un mois à l'autre, à cause des troubles qui régnaient alors en France, et dont il voulait profiter pour nous attaquer de nouveau. Le 18 fructidor arriva fort à propos, et le fourbe Empereur s'empessa d'approuver le traité.

Une partie de l'armée ne tarda pas à se mettre en marche pour aller joindre ou former l'armée dite d'Angleterre, sur les côtes de la Bretagne et Normandie.

Nous partîmes de Vérone le...

---

(Trois pages sont restées en blanc dans le manuscrit. Quelques notes ont été ajoutées par Rattier sur la campagne de 1799-1800 en Belgique, en Hollande et en Allemagne.)

Arrivés dans les Départements réunis<sup>1</sup> (ex-Belgique), notre demy-brigade y fut dispersée soit à Bruxelles, Anvers, Gand, Bruges, Mons, Tournai, etc.

---

1. La 51<sup>e</sup> demi-brigade avait quitté l'Italie à la fin de 1797 pour se rendre à Lille. Elle en partit au commencement de 1798, pour aller occuper la Belgique ; elle faisait partie de la 24<sup>e</sup> division militaire, dont l'état-major était à Bruxelles, sous le commandement du général Tilly.

Dès le commencement de l'an VII, plusieurs départements s'insurgèrent contre la République, et je puis presque dire les neuf départements en entier, excepté les principales villes, qui, fort heureusement pour nous, restèrent expectatrices (*sic*). Sans cela, il aurait été impossible au petit nombre que nous étions de résister aux insurgés, ny même nous retirer en France, puisque nous étions cernés de toutes parts, et que les militaires isolés étaient égorgés sur les routes. Ces attroupe-ments séditieux criaient partout : « Guerre, mort aux Français ! »

Plusieurs de nos détachements, — dont une partie n'était composée que de 25, 30 et 50 hommes, — ont eu beaucoup de peine dans les villages et campagnes, étant souvent bloqués par 600 et 800 insurgés, plus et moins. Il n'y a eu que leur constante et intrépide bravoure qui les a toujours sauvés et qui a si tôt terminé une guerre sanglante pour les révoltés. Plusieurs milliers d'hommes ont péri; les autres ont déposé les armes, et les principaux chefs ont été traduits devant les conseils et en partie fusillés. Les traîtres insulaires de la Grande-Bretagne en ont encore été pour leurs esterlints (*sic*)<sup>1</sup>.

Notre perte, dans cette guerre, a été peu nombreuse.

La guerre, s'étant de nouveau rallumée sur le

---

1. Livres sterling.

continent, en l'an VII, le fier Anglais fit une descente dans le Nord-Hollande, et s'empara, au Texel, de l'escadre de cette République, qui se rendit lâchement. Nous reçûmes des ordres dans les premiers jours de l'an VIII, pour aller joindre l'armée française et batave. Chaque bataillon partit successivement. Le nôtre (3<sup>e</sup> bataillon), après s'être rallié à Bruges, partit le 7 vendémiaire pour Eclo. Le 8, à Gand; le 9, à Saint-Nicolas; le 10, à Anvers; le 14, à Rotterdam, en toute diligence. Nous y dinâmes, et partîmes, dans l'après-midi, par bateaux, sur le canal.

Nous arrivâmes le 15, à la pointe du jour, à Harlem, après avoir traversé, pendant la nuit, les belles villes de Leyde... (*sic*) et les plus belles campagnes qu'il soit possible de voir, ayant laissé la belle La Haye à demi-heure sur notre gauche. Nous nous rafraîchîmes à Harlem, et prîmes ensuite la route de l'armée, où nous rejoignîmes, le soir, nos deux premiers bataillons, qui étaient campés — mais toujours sans tentes — sur les sables des dunes. Ils nous partagèrent leurs lits et nous apprirent qu'ils avaient déjà perdu environ quatre cents hommes tués et blessés, dont 25 officiers blessés, deux commandants, un officier tué, quatre morts de leurs blessures, quelques jours après.

*Bataille de Castricum (6 octobre 1799).* — L'affaire appelée la bataille de Castricum, avait eu lieu la veille 15, et nos deux bataillons y avaient combattu dix mille Anglais. Elle ne fut

avantageuse pour aucune armée, et l'ennemi y perdit autant que nous.

Les armées anglaise et anglo-russe, qui crurent, à l'arrivée de notre corps, que l'armée batave et gallo-batave recevait de grands renforts, évacuèrent dans la nuit du 15 au 16, en toute diligence. Nous nous mîmes, mais un peu trop tard, à leur poursuite, jusques sous leurs premiers retranchements, et prîmes quelques traînards et blessés. Notre armée fut cantonnée sur la ligne, devant celle de l'ennemi, ne pouvant camper dans un pays aussi marécageux, et déjà très froid.

L'ennemi était trop bien retranché par les eaux et sur les passages, par de fortes redoutes et retranchements hérissés de canons, pour pouvoir forcer leur ligne, à moins de sacrifier une partie de l'armée. De notre côté, l'ennemi ne pouvait nous entamer, quoique nous fussions sans redoutes et retranchements, mais à cause de nos bayonnettes. Les leurs étaient cependant plus longues que les nôtres! Monsieur le Duc d'York fut bientôt forcé à capituler, ce qui fut convenu entre notre général en chef Brune, et lui. Il partit avec son armée, dans le mois de brumaire, après nous avoir rendu nos prisonniers. Le roy Georges a encore été obligé, d'après la capitulation de son cher fils, à nous rendre huit mille hommes sur les prisonniers que nous avons chez lui.

Si les fiers Anglais ont eu beau jeu, sur les plaines liquides de l'Océan et de la Méditerranée,

il n'en a pas été de même dans la Nord-Hollande, à l'écluse d'Ostende, ny aux environs de Dunkerque, dans leurs premières campagnes, avec leurs coalisés.

A la fin de brumaire, nous nous rendîmes à Alkmaer, ville de la Nord-Hollande. Nous en repartîmes le 3 frimaire pour Harlem. Le 4, à Amsterdam, où nous fûmes très bien reçus; le 6, à Utrecht. Nos deux premiers bataillons restèrent en garnison dans cette ville ou aux environs. Le nôtre se rendit, le 7, à Gorcum, etc....

Nous étions trop bien dans ce pays pour y rester longtemps. Nous fûmes appelés au Rhin et partîmes le 3 nivôse, pour joindre l'armée française. Nous nous rendîmes, le 3 nivôse, à Burem. Le 4, à ... (*sic*); — le 5, à Nimègue; — le 6, à Clèves; — le 7, à Geldern; — le 8, à Kempen; — le 9, à Krefeld; — le 10, à Neuss; — le 11, à Dormagen; — le 12, à Cologne (séjour); — le 14, à Bonn; — le 15, à Remagen; — le 16, à Andernach; le 17, à Coblentz (séjour); — le 23, à Mayence (séjour); — le 25, à Oppenheim; — le 26, à Worms; — le 27, à Frankenthal. L'état-major resta dans cette dernière petite ville, et presque tout le corps fut détaché le long de la rive gauche du Rhin.

Deich, petit village à trois lieues sous Worms, le 1<sup>er</sup> ventôse.

J'attends maintenant l'ouverture de la campagne, pour continuer ce brouillon et finir de remplir ce carnet, mais je désire bien vivement que,

pour notre repos et le bonheur de tous les peuples, la paix m'ôte cette peine.

---

LETTRES DE RATTIER A SON PÈRE<sup>1</sup>

*Paris, 28 août 1808.* — .... L'Empereur s'endort absolument sur notre avancement. Depuis Austerlitz, il n'y a eu aucune promotion parmi les adjudants-majors et sous-adjudants-majors. Quelques places de capitaines, vacantes par l'avancement dans les chefs supérieurs, ont été occupées par des capitaines venus de la ligne. Nous en avons encore deux qui attendent; c'est bixquant! (*sic*)

Depuis plusieurs jours, Sa Majesté a ordonné que sa Garde se tint prête à partir, en sorte qu'on attend l'ordre de marcher au premier jour, mais nous ignorons pour quel pays. Avant-hier, je reçus l'ordre de partir tout de suite pour Compiègne avec tous les convalescents, pour aller faire le service auprès du vieux roy d'Espagne. Après avoir réfléchi, je m'habillai sur-le-champ et fus réclamer auprès du général pour suivre le corps à l'armée, vu que mon dernier vésicatoire était sur le point d'être guéri; il me l'accorda. J'aurais bien préféré aller à Compiègne que de me mettre en route, mais je sens que cela aurait été funeste à mon avancement. Je vais m'occuper d'acheter un

---

1. Elles sont adressées à *M. Rattier, au Bac, près Vernoux.*

cheval. Cette campagne me coûtera encore bien cher, mais avec de l'ordre, je me tirerai d'affaire. Beaucoup de troupes marchent vers l'Espagne, où nos braves ont souffert. J'ignore si nous irons de ce côté, mais on a lieu de croire que ce sera encore vers l'Allemagne, où il y aura peut-être un congrès entre les Empereurs, ou bien la guerre avec l'Autriche...

*Paris, 3 octobre 1808.* — Nous sommes toujours très tranquilles dans nos quartiers, et il est même possible que nous n'en sortions pas de l'hiver. Cependant, nous sommes prêts à marcher quand on le voudra. J'ay une belle et bonne jument qui m'a coûté vingt louis, et on me fait, en ce moment, un harnachement de 225 francs, ordonné par les chefs, ce qui nous induit à beaucoup de dépense. Celle que me cause la possibilité d'un départ, est au moins de cinquante louis : le boursicot de réserve est fort utile en pareil cas....

Aujourd'hui, je suis invité à dîner par un de mes amis, reçu hier lieutenant-colonel au régiment; il était aussi du 51<sup>e</sup>; cela me fait un grand plaisir. Nos généraux, MM. Curial et Gros, et le général Soulès s'y trouveront, ainsi qu'une partie de notre état-major.

Nous avons un bataillon de grenadiers à Erfurt, où se trouvent actuellement les Empereurs Napoléon et Alexandre. L'armée d'Espagne reçoit de grands renforts, et va bientôt marcher en avant. On désirerait beaucoup rencontrer les Anglais.

Le général Junot....<sup>1</sup> au Portugal, quoiqu'il soit bloqué de tous (côtés); il se soutiendra, dit-on, jusqu'à l'arrivée de (renforts) qui arriveront lorsqu'on aura battu les troupes... qui occupent les provinces intermédiaires, ce qui ne tardera pas.

*Paris, 6 février 1809.* — ... Sa Majesté nous passat en revue devant son palais, le 29 janvier. Elle fut très satisfaite de l'instruction de nos conscrits; si satisfaite, qu'Elle supprime notre 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs, et le supplée par la formation d'un régiment de tirailleurs, composé de ces jeunes gens. Ils n'auront que la paye de la ligne; nous, officiers, conserverons notre rang dans la Garde, et nos mêmes émoluments. Voilà notre récompense, après avoir bien travaillé tout l'hiver! Au lieu d'avancement, nous reculons, sinon de grade, du moins pour le corps. L'Empereur veut que nous instruisions encore, puisque nous sommes si bons instructeurs, cinq mille conscrits de l'an 1810. Les grenadiers qui essuyent le même changement, en auront aussi 5000. Cela nous défrise singulièrement; car nous ne voyons pas trop comment nous pourrons nous tirer d'affaire.  
*Patientia!*

Nous ignorons encore si la Garde est partie de Valladolid. A leur arrivée, notre régiment de tirailleurs partira pour la province, mais je ne sais pour quel endroit. Si c'était une bonne garnison, nous en regreterions moins Paris.

---

1. Un coin de la lettre est déchiré.

L'Empereur nous abandonne entièrement pour l'avancement. Notre corps aura la dénomination de *Tirailleurs-chasseurs de la Garde* ; il sera administré par les chasseurs, et l'avancement roulera sur les trois régiments, *chasseurs, fusiliers et tirailleurs*.

Le général Rampon a acheté une très belle maison rue de Varennes, sur la droite de l'hôtel des Invalides ; c'est la rue la plus voisine d'ici, à l'exception de celles du Gros-Caillou. Elle lui coûte 140 mille livres d'achat, et il y en a pour 40 mille de réparations...

*Paris, le 25 février 1809.* — D'après une lettre de mon frère Saint-Laurent, que je reçus hier, il me fait compte de la somme de 400 livres jusque fin mars prochain. Je vous remercie infiniment de ce que vous voulez bien me traiter comme vos autres enfants, hors de la maison paternelle. Comme je serai vieux de bonne heure, d'après les maux que j'ay souffert depuis quinze ans, cela servira à accroître les petites économies que je cherche à faire pour soulager ma vieillesse et traiter mes douleurs, qui se font sentir de bonne heure. Je ne peux regarder mon état que comme précaire. Une nouvelle campagne peut me mettre dans le cas de prendre de suite ma retraite qui, avec mon grade, et même celui de capitaine, serait assez modique...

Je suis content de mon hiver : ma santé est bonne et les yeux vont bien. Le soleil et la grande lumière les gênent, mais le temps arrangera tout,

j'espère, ou je prendrai bientôt des conserves, ce à quoi je ne voudrais pas me soumettre tant que je serai militaire...

*Versailles, 15 mars 1809.* — Nous sommes en cette ville depuis le 1<sup>er</sup> du mois, pour y recevoir et instruire 5000 conscrits de l'an 1810. Ma situation de ce matin en portait 1400 d'arrivés. Je vois de l'impossibilité pour nous tirer honorablement d'affaire quand tous seront ici, n'ayant avec nous que les deux tiers d'officiers et sous-officiers de notre régiment, les autres étant à Paris avec notre régiment de tirailleurs, et 1000 conscrits qui leur restent encore des quatre dernières années. On a peine à concevoir que Sa Majesté exige tant de choses de nous, ne nous faisant aucun avantage, et après avoir supprimé notre régiment de chasseurs. Tout le monde est extrêmement mécontent, et on ne se cache plus pour le dire, car, enfin, nous ne sommes pas des nègres!

Indépendamment de cette augmentation de peine, on me diminue de paye de 25 francs par mois. Je déclare que, si je continue le service, c'est parce que je ne puis mieux faire, sans cela, je remerciais et ficherais mon camp *subito*. Je suis sur pied tout le jour et une partie de la nuit, et je vois à chaque instant augmenter ma peine, diminuer ma paye, et l'avancement est pour les officiers qui nous viennent de la ligne! Nos chefs, qui reçoivent de temps en temps des domaines ou gratifications, sont contents de leur sort et se

soucient fort peu du nôtre; ils disent, comme le général Rampon, qu'il faut toujours être content de ce que l'on est, et ne jamais se plaindre. Eux seuls y doivent être autorisés, parce que voudrait être comte qui n'est que baron! Je ris un peu de tout cela, mais je fume quelquefois de colère, que nous soyons traités de la sorte!...

Les trois à quatre cents chasseurs que nous avons à Paris partent, demain ou après demain, pour l'armée. On habille nos tirailleurs en infanterie légère, et aussitôt que cela sera terminé, nous suivrons... J'ay un assez bon domestique. Je désirerais partir demain, pour être débarrassé de cette maudite instruction qui nous fait perdre la tête. Nous prenons l'uniforme des tirailleurs, et, en ce moment, je fais arranger mes habits : c'est encore une dépense. De mon bonnet à poil, je vais faire des couvre-sacoques que j'adapterai à la place des fontes de pistolets : c'est là qu'on met la chicaille en route...

La Garde est partie d'Espagne, à l'exception d'une compagnie par corps. Nous ne savons où elle se dirige. Les officiers et sous-officiers d'un bataillon se rendent ici. L'air de Versailles est très bon, et j'y ai un appétit dévorant. Nous faisons un très bon dîner pour 60 francs par mois ; on est servi dans le grand genre. Nous sommes abonnés au spectacle, où l'on ne joue que deux fois la semaine...

Quoique la guerre avec l'Autriche semble s'approcher, il est possible qu'on lui barre la

route. Dans tous les cas, nous n'avons rien à redouter de cette puissance, et, si la guerre éclate, nous nous en emparerons sans contredit. Avec mon bon cheval, je me charge bien d'aller jusqu'à Tokay, en Hongrie, boire de son bon vin...

*Paris, 10 avril 1809.* — Nous quittâmes Versailles le 3, à 4 heures du matin, et, après avoir passé à Paris la revue du maréchal Bessières, et reçu divers effets d'habillement, nous nous remîmes en marche à midy, avec le régiment de tirailleurs, pour nous diriger vers Strasbourg, ayant encore dix lieues de poste à faire pour arriver au premier gîte.

La colonne devait aller en poste, et, pour ce, nous avons fait partir tous nos domestiques et chevaux le 22 mars; mais il y a eu contre-ordre, et tout est à pied. Le 6 au soir, j'avais dépassé le régiment de trois étapes, allant en avant pour commander les logements et les vivres. Le 7 au matin, je reçus, à Vitry-le-Français, ma nomination de capitaine dans un des deux régiments de conscrits que l'on forme de nouveau pour la Garde. Je rétrogradai sur-le-champ, et, après avoir joint le régiment, je pris mon porte-manteau, et me dirigeai de nouveau sur la capitale, où j'arrivai hier soir. J'ay fait, ce matin, ma visite au général, qui m'a dit m'avoir demandé pour capitaine-adjutant-major, mais que Sa Majesté réservait ces places à la ligne. Je suis très satisfait de cela, préférant commander une compagnie que d'être tant tracassé...

Mon domestique doit être arrivé à Strasbourg, et il se placera avec un officier de tirailleurs, ou il me rejoindra. C'est à son choix. Mon cheval sera pris par un adjudant major de ce régiment, moyennant 25 louis, ce qu'il m'a coûté, sellé. J'en serai pour la dépense de la route.

Les fusilliers de la Garde sont arrivés, hier, d'Espagne, et les chasseurs sont attendus pour demain. La cavalerie arrive aussi successivement. Les cheveu-légers polonais, de la Garde aussi, un des plus beaux corps, sont en route pour Strasbourg.

On nous destine encore 5 000 autres conscrits de l'an 1810 pour l'instruction, ce qui fera bien perdre la tête aux trois quarts de nous. En vérité, Sa Majesté n'y pense plus, et tue nos instructeurs de fatigue ! Les quartiers-mâîtres, capitaines d'habillement, et nos chefs ne savent plus où ils en sont. Moi, qui prends une place de capitaine, j'irai plus lentement que jamais, tout en faisant mon métier, et quand on ne sera pas content, qu'on me donne un morceau de retraite ! C'est tout ce que je demande, pour faire mourir ma carcasse en repos.

Si nous allons à l'armée, ce ne sera que tard, en ce qu'il faut instruire et organiser nos régiments...

L'uniforme des tirailleurs étant comme celui de l'infanterie légère, mais avec pantalon blanc et doublure d'habit rouge, j'avais fait faire un habillement semblable, qui, aujourd'hui, est inutile, puisque les officiers conservent le leur tel qu'il est : c'est l'ordre de l'Empereur...

J'ai fait cent lieues en sept jours, en charrette, par chemins de traverse et le tout à mes dépens. C'est une grosse injustice, mais patience !

*Paris 9 may 1809.* — Je vous prévien que notre régiment part demain matin pour Metz. Ce départ me fait en quelque sorte plaisir, en ce que notre service est très pénible ici, à cause des exercices qui ne nous ont pas donné un moment de relâche. Ces jeunes gens nous donnent bien du mal.

Mon domestique, qui est rentré de Strasbourg, restera avec moi, et je cherche un cheval pour me porter. Je veux me donner quelques aises. Pourvu que ma paye suffise, c'est tout ce qu'il faut.

*Camp de Helzindorf, sous Schönbrunn, 6 septembre 1809.* — ... Nous sommes toujours à nous ennuyer dans nos baraques, malgré un mouvement continuel pour les exercices à feu à blanc, les parades, les revues, etc. On exige beaucoup trop de nos jeunes gens, et nous sommes malheureux de n'avoir que des militaires neufs en lieutenants, sous-officiers et soldats. Je n'ay qu'un très petit nombre de Français dans ma compagnie ; les cinquante Flamands qui s'y trouvent sont des hommes dont je ne puis tirer aucun parti ; jamais on n'a vu de canaille semblable ! Les Piémontais ne valent guère plus ; je suis un peu plus satisfait des Alsaciens, mais c'est encore la galère pour se faire comprendre, surtout dans l'exercice. Je suis obligé d'être maître d'école, valet, sentinelle, presque jour et nuit, pour les détails de police,

de discipline, et surveiller les vols qui ont lieu à chaque instant. Les hommes de ma compagnie qui ont dessendu la garde aujourd'huy, du camp seulement, ont perdu, l'un sa bague de fusil; un deuxième a eu son sac presque vidé (ils l'ont au poste avec eux), et à un troisième, on lui a pris une cravate de soye noire à son cou, pendant qu'il dormait. Je la lui avais distribuée il y a quatre jours. Ce commerce a lieu tous les jours, malgré tous les soins que nous prenons pour l'empêcher! J'ose dire que notre service est diabolique!

Sur 203 hommes que j'avais, à notre départ de Paris, il ne m'en reste que 115 au camp. Les autres sont aux hôpitaux ou au dépôt. Une douzaine sont morts, et deux ont été tués le 6, l'un à l'artillerie de la Garde, à laquelle nous avons fourni un détachement pour aider à servir les pièces, la moitié des canonniers étant hors de combat, et le deuxième fut tué, le soir, dans les rangs, par un maladroit. Je faillis être victime de cet accident, et mon soldat favori, charmant jeune homme, tomba à côté de moi. Je ne pus m'empêcher de le pleurer. Un deuxième fut tué au régiment, le même soir, et de la même manière...

La manière dont on fait, aujourd'hui, la guerre, m'est en horreur; mon cœur a beaucoup de peine à en supporter le spectacle. Si, après celle-ci, j'étais obligé d'aller ailleurs pour continuer, je me verrais peut-être forcé de donner ma démission, pour mettre un terme à mes souffrances, plus morales que physiques.

*Paris, 10 janvier 1810.* — La 2<sup>e</sup> division de la Garde, dont notre régiment fait partie, s'est mise en marche, hier, pour l'Espagne. Mais, comme Sa Majesté a jugé que nous n'étions pas encore en état de nous remettre en campagne, Elle a fait partir le régiment de fusilliers à notre place. Nous avons encore 600 hommes dans les hôpitaux, et la moitié de ceux qui sont ici ont la galle ; on les traite, mais très mal, et je m'attends, si nous allons en Espagne, à voir tout le régiment galleux, l'été prochain. Notre régiment a été assommé de fatigue dans sa première campagne, et nous en souffrons tous. Notre service est bien désagréable. Patience encore, puisque la retraite arrivera un jour.

Nous sommes venus remplacer ici le régiment de tirailleurs parti hier, et il est probable que nous partirons avec les chasseurs, vers le 1<sup>er</sup> février. Madame Curial, épouse de notre général, qui dina dernièrement à côté de mon oncle, chez M. Pellet de la Lozère, lui dit que nous ne partirions peut-être pas du tout. Je le désire, parce que je suis ennuyé d'être toujours en route. Dans tous les cas, la campagne ne sera pas de longue durée, puisque l'Empereur va la commander.

Les roys sont presque tous partis. Les officiers qui ont monté la garde chez eux, ont reçu des cados de la valeur de douze à cinquante louis.

On parle toujours du mariage de l'Empereur avec une princesse de Russie ; je le désire, et qu'il ait bientôt de sa race...

*Paris, 5 avril 1810.* — Les journaux, que vous

devez voir parfois à Chalençon ou Vernoux, vous apprendront que le *Grand Napoléon* fut définitivement marié lundi 2 dudit. Nous prîmes les armes à 7 heures du matin, pour aller border la haye depuis le château jusqu'à la barrière de Chaillot, où figure, momentanément en bois, le superbe monument que l'on construit à la gloire des armées.

L'entrée de Leurs Majestés fut des plus brillantes et beaucoup au-dessus de ce que je pourrais vous en dire. Une multitude innombrable bordait leur route, où se trouvait, à droite et à gauche, un rang de soldats. A de certaines distances, on avait construit des orchestres, dont les musiciens étaient entendus de tous les côtés. Pour se rendre, ensuite, de leurs appartements à la chapelle, placée au Louvre, ils ont traversé la grande galerie des tableaux, longue de deux à trois cents toises, et dans laquelle se trouvaient placées sept ou huit mille personnes des plus riches. Les dames, qui étaient en partie couvertes de diamants, occupaient les premiers rangs. Au fond se voyait la salle des grands tableaux, où l'on avait placé un autel, dont je ne puis apprécier la beauté et la valeur, et construit des galeries tout autour pour quatre cents personnes de la cour.

La cérémonie du mariage finie, Leurs Majestés parurent sur un balcon donnant sur le jardin, où l'on avait aussi construit un trône, et, par dessous, un grand orchestre. Elles se tinrent debout, se donnant la main, pendant tout le temps que les

troupes défilèrent sous Elles. Le jardin, qui est immense, était plein, je dirai comme un œuf. Le soir, les illuminations étonnèrent tout le monde. Sans contredit, on n'avait jamais rien vu de si beau, peut-être même depuis la création de l'homme.

Le costume de l'Impératrice est estimé à trente millions. Elle est belle femme, très bien faite, et d'une beauté ordinaire. Elle est âgée de dix-huit ans et quatre mois. La Cour doit se rendre à Compiègne, demain ou après-demain.

J'ai reçu, ces jours passés, une lettre d'avis du prince archichancelier Cambacérès, qui m'annonce que, par décret du 15 mars, Sa Majesté Impériale m'a nommé chevalier de l'Empire, et qu'il sera expédié, sur ma poursuite, des lettres patentes pour la collation du titre que Sa Majesté a bien voulu m'accorder. Ce titre sera transmissible à ma descendance masculine, légitime, naturelle ou adoptive. Presque tous les capitaines en ont reçu autant, mais les lieutenants aucune. On regarde ceci comme un grand avantage ; je n'en serais pas émerveillé s'il n'y avait aucune dotation. On croit que ma rente de cinq cents francs sera, d'après cette nomination de chevalier, portée à deux mille francs. Si cela arrive, je pourrai me décider à prendre femme pour fabriquer un petit chevalier, puisque son sort sera assuré d'avance. Si vous avez quelque bonne Ardéchoise qui soit disposée à tâter de la chevalerie dans la grande cité, vous n'avez qu'à parler...

*Paris, 30 avril 1810.* — Je vous prévienne que nous nous mettons en route le 2 May, pour faire un petit voyage. C'est vers Bayonne que nous devons nous diriger... D'après les grandes forces qu'on dirige vers l'Espagne, il paraît qu'on veut porter un grand coup. La vieille Garde n'a pas encore d'ordres.

J'ay reçu votre lettre du 18. Je vous remercie infiniment de vos compliments sur la chevalerie; le plus grand mal est qu'il n'y a pas de dotation, du moins pas encore.

*Poitiers, 15 may 1810<sup>1</sup>.* — Je vous écrivis, le 1<sup>er</sup>, de Paris, pour vous annoncer notre départ pour l'Espagne. Aujourd'huy, je vous dirai que nous sommes arrivés hier en cette ville, et que nous continuons demain notre route. Des observateurs veulent que nous n'allions pas jusqu'en Espagne, par suite, disent-ils, d'arrangements. Je le désire. Dans tous les cas, nous serons, je crois, dispensés de guerroyer, la Garde devant garder Madrid et les Castilles.

Nous avons beaucoup moins de peine que l'année dernière, avec nos jeunes gens. Ils marchent bien, et les journées ne sont pas trop fortes. Nous séjournons encore à Angoulême, Bordeaux, Mont-de-Marsan et Bayonne.

On croit qu'avant notre arrivée dans les Castilles, le prince Masséna aura envahi le Portugal.

---

1. En-tête imprimé : *Garde impériale. 1<sup>er</sup> régiment de Conscripts-Chasseurs. Le capitaine RATTIER, chevalier de l'Empire.*

Je ne serais pas fâché d'aller voir Lisbonne. J'espère clôturer mes campagnes par celle que nous allons faire...

*Saint-Jean-de-Luz, 7 juin.* — Nous passons demain la frontière... Nous avons rencontré, ce matin, le général gouverneur de Lérida et ses officiers au nombre de 400. J'ay remarqué que les officiers d'un régiment suisse qui s'y trouvait, avaient conservé leurs épées, mais non les officiers espagnols.

Je jouis d'une très-bonne santé, je me nourris bien, et j'ay rencontré un bon cheval, ce qui a bien son mérite, en route.

*Vittoria, 26 juin 1810.* — ... Nous arrivâmes, le 14, en cette ville, dont notre bataillon forme la garnison avec un bataillon de Conscrits-Grenadiers. Notre 1<sup>er</sup> bataillon et le leur sont cantonnés aux environs, soit pour contenir les brigands, ou faire les escortes.

Nous sommes très occupés ; car, indépendamment du service de la ville, nous fournissons journellement des escortes aux courriers, aux convois, aux généraux isolés, etc., dont les plus faibles sont de 40 à 50 hommes, et de 100 quelquefois. Comme nous sommes un peu mieux organisés que certains régiments de ligne, dont les détachements se laissent parfois échinier, les bandits ne nous ont encore rien dit ; une sentinelle seulement a reçu, dans une nuit, deux coups de fusil, et en a été légèrement blessée.

(A suivre).

Vient de paraître

ANTOINE GUILLOIS

LE SALON

DE

MADAME HELVÉTIUS

CABANIS ET LES IDÉOLOGUES

Ouvrage orné de deux portraits d'après des originaux inédits.

PARIS

CALMANN LÉVY

1894

---

ON TROUVE AUX BUREAUX DE LA « REVUE RÉTROSPECTIVE »

Rue de Rivoli, 55. — (Envois franco.)

UN PROTÉGÉ DE BACHAUMONT, *correspondance inédite du marquis d'Eguilles* (1745-1748), introduction et index, par PAUL COTTIN. — Un vol. in-12 de cxvi-190 pp. Prix : 5 francs.

MÉMOIRES D'AUGER (1810-1859), avant-propos et index, par PAUL COTTIN. — Un fort vol. in-12 de xxx-690 pp. (Cent exemplaires numérotés ont été mis dans le commerce.) Prix : 10 francs.

L'ANGLETERRE DEVANT SES ALLIÉS (1793-1814). — Toulon (1793). — Anvers et Nimègue (1794). — Quiberon (1795). — Guadeloupe (1795). — Egypte (1798-1800). — Naples (1799). — Cadix et Cabrera (1808-1814), par PAUL COTTIN. — Un vol. in-8° de 100 pp. Prix : 2 fr. 50.

## REVUE RÉTROSPECTIVE

---

### MATIÈRES DU TOME XIX

PP. 1, 97, 169. Le baron de Ferriol et Mademoiselle Aïssé. — P. 49. Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1809-1812 (*fin*). — P. 66. La bataille de Fontenoy, racontée par le baron d'Heiss (1745). — PP. 73, 145, 265. Pièces relatives aux journées des 5 et 6 juin 1832. — P. 211. Les Archives de Rome transportées à Paris (1810). — P. 214. Une lettre de Thiers (Août 1836). — P. 217. Une actrice de province, directrice de théâtre : madame Dorbigny (1776-1791). — P. 251. Deux satires contre monseigneur Malachie d'Inguibert. — P. 257. Une lettre de Louis Veillot. — P. 262. Note de Sainte-Beuve pour *Le Livre d'amour*. — P. 263. Une lettre de Sainte-Beuve à Édouard Fournier. — P. 287. Beaumarchais et le canal de Panama. — PP. 289, 385. Journal intime de M.-G.-T. Villenave (1804-1805). — PP. 337, 373. Croquis d'après nature, notes sur quelques artistes contemporains, par Philippe Burty (*Deuxième série*). — P. 361. Le général O'Hara, gouverneur anglais de Toulon, prisonnier en 1793. — P. 428. Autographes : lettres de Talma de Rachel, de mademoiselle Georges, de Béranger.

---

### ABONNEMENTS :

Les **Abonnements** partent du 1<sup>er</sup> janvier et du 1<sup>er</sup> juillet :  
Un an : France, **10** fr. Etranger, **11** fr. — La *Revue* paraît le 1<sup>er</sup> du mois.

La *nouvelle série*, qui commence le 1<sup>er</sup> janvier 1891, publie des livraisons mensuelles de 72 pages et forme, chaque semestre, un volume de 444 pages avec table des matières et index, du prix de 5 francs. (Envoi *franco*.)

---

Le *Directeur-Gérant* : PAUL COTTIN.

---

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et C<sup>ie</sup>, rue des Poitevins, 6.